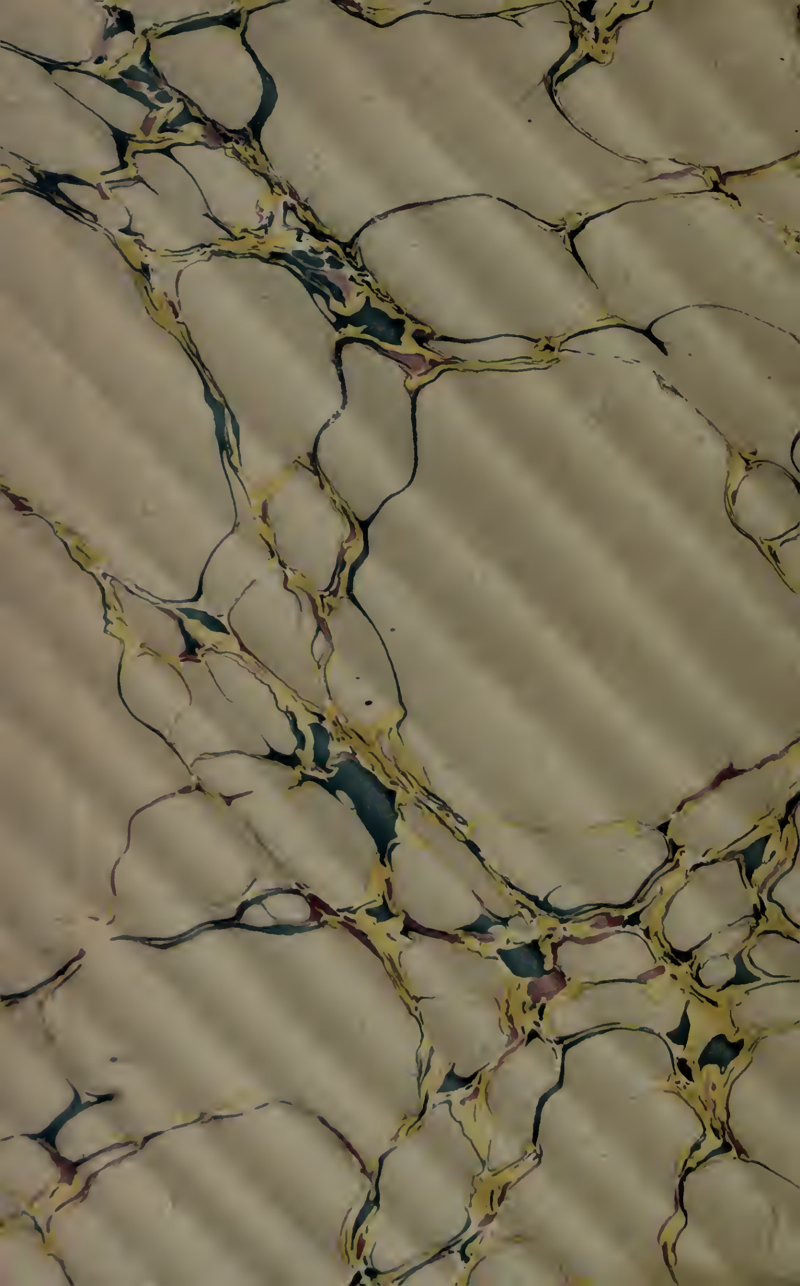
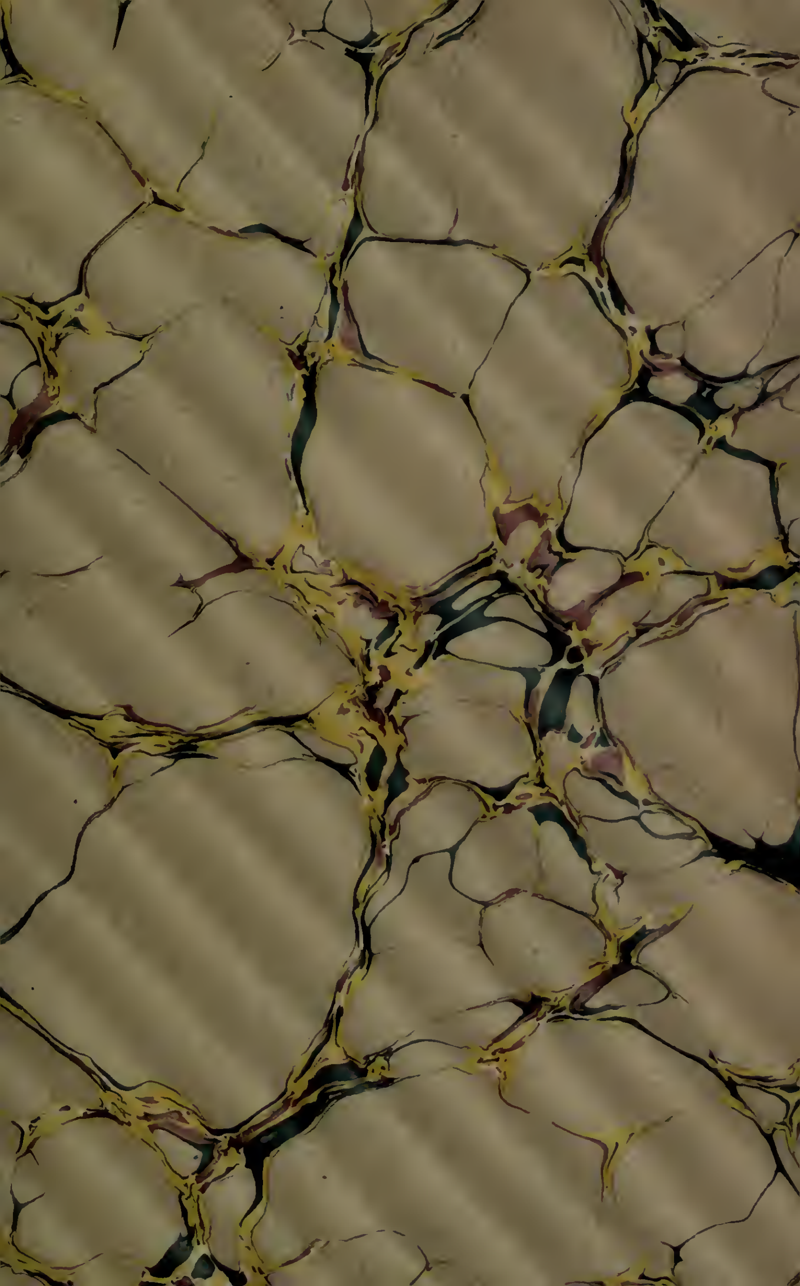




LE
DÉPUTÉ LEVEAU

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois au Théatre du Vaudeville
le 16 octobre 1890.

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

RÉVOLTÉE, pièce en quatre actes.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

LE

DÉPUTÉ LEVEAU

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES

PAR

JULES LEMAITRE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

1898

PERSONNAGES

LE MARQUIS DE GRÈGES. .	MM.	DIEUDONNÉ
LEVEAU		CANDÉ.
DESLIGNIÈRES		MAYER.
MAUBRUN.		DEROY.
ROSIMOND.		MANGIN.
LA MARQUISE DE GRÈGES.	Mmes	JANE HADING.
MADAME LEVEAU		MARIE SAMARY.
MARGUERITE LEVEAU . .		MARGUERITE CARON
MADAME ROSIMOND. . . .		BOISSELOT.
EMMA ROSIMOND		BLANCHE MARCEL.
MADAME DE MERIZE . . .		MIKALI.

Pour la mise en scène, s'adresser a M. RICQUIER, régisseur général du théâtre du VAUDEVILLE.

A MADAME LA COMTESSE DE LOYNES

HOMMAGE DE RECONNAISSANTE AMITIÉ

J. L.

LE DÉPUTÉ LEVEAU

ACTE PREMIER

Chez M. Maubrun, après dîner. Un petit salon attenant à un plus grand, avec lequel il communique par de larges baies. Portes à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

MAUBRUN, DESLIGNIÈRES, sur le devant du théâtre ; au fond, MADAME DE MERIZE, M. et MADAME ROSIMOND, EMMA, quelques dames et quelques messieurs formant des groupes.

DESLIGNIÈRES.

Leveau viendra-t-il?

MAUBRUN.

Il me l'a promis.

DESLIGNIÈRES.

Avec sa femme?

MAUBRUN.

Je crois ; et même avec sa fille.

DESLIGNIÈRES.

Pourquoi dites-vous : et même avec sa fille?

MAUBRUN.

Parce que c'est sa fille qui vous intéresse particulièrement.

DESLIGNIÈRES.

C'est vrai : mademoiselle Marguerite me plait beaucoup.

MAUBRUN.

Et c'est avec l'espoir de dîner avec elle chez moi qu'aujourd'hui, jour de vote important...

DESLIGNIÈRES.

Mais dont on savait d'avance le résultat...

MAUBRUN.

Vous, représentant du peuple...

DESLIGNIÈRES.

Oh ! si peu...

MAUBRUN.

Vous avez quitté la Chambre bien avant la fin de la séance.

DESLIGNIÈRES.

Presque en même temps que vous, mon cher Maubrun.

MAUBRUN.

Moi, je n'étais là qu'en curieux.

DESLIGNIÈRES.

Eh bien, et moi donc?

MAUBRUN.

Enfin, soyez heureux, mon petit Deslignières. Elle viendra, vous la verrez.

DESLIGNIÈRES.

Vous êtes exquis. Et tenez ; peut-être pourrez-vous me dire, vous qui savez tout ou qui devinez tout...

MAUBRUN, modestement.

Oh !

DESLIGNIÈRES.

Mais oui, mais oui, personne n'est mieux placé que vous pour cela. Vous êtes très riche, vous connaissez et vous recevez tout le monde. Avec cela, aucune ambition personnelle, rien que le désir honnête de vous divertir en regardant les hommes et d'en faire défiler chez vous le plus possible. L'expérience la plus fine ! La bienveillance la plus ironique, mais je crois aussi, la plus réelle !... Bref, il n'y a que vous qui puissiez me renseigner sur un point. Leveau me donnera-t-il sa fille?

MAUBRUN.

La lui avez-vous demandée?

DESLIGNIÈRES, simplement.

Plusieurs fois. Et il a refusé, toujours plus énergiquement chaque fois. A présent, il m'évite dans les couloirs... Mais je voudrais savoir s'il se laissera fléchir.

MAUBRUN.

Comment voulez-vous que je vous dise?... Ah! si vous étiez de l'extrême gauche...

DESLIGNIÈRES.

Oui, c'est vrai, il aurait peur de moi.

MAUBRUN.

Ou de l'extrême droite...

DESLIGNIÈRES.

Oui, c'est vrai, il aurait besoin de moi.

MAUBRUN.

Mais...

DESLIGNIÈRES.

Mais je suis centre gauche. Je représente le fond même des idées moyennes du pays; et comme, grâce aux particularités de fonctionnement du suffrage universel, nous ne serons jamais plus d'une douzaine à représenter les véritables idées du pays... il s'ensuit que je n'ai pas d'avenir.

MAUBRUN.

Voilà !

DESLIGNIÈRES.

Et ce n'est pas tout. Il y a entre Leveau et moi incompatibilité d'esprit. Je l'agace, parce que je manque d'emphase. Et ce qui est admirable, c'est qu'il me prend pour un sceptique, un dilettante, et qu'il se figure être, lui, un croyant. Et le fait est qu'il croit rudement à l'argent, à sa propre éloquence et à la bonté de toutes les opinions qui peuvent le faire réussir.

MAUBRUN.

Avec cela, le voilà joliment parti, ce Leveau ! Il commence à être quelqu'un à la Chambre. Dépêchez-vous, mon cher Deslignières. Je ne serais pas surpris, au train dont vont les choses, que, dans un an ou deux, mademoiselle Marguerite fût la fille d'un ministre. Ce qui n'augmenterait pas vos chances.

DESLIGNIÈRES.

C'est ce que je me dis. Aussi, vous voyez, je travaille, j'intrigue. J'ai la mère pour moi. C'est peu de chose,

sans doute. Complètement annihilée par son mari, la pauvre femme. Pourtant, je la connais, elle a une puissance cachée d'entêtement qui me donne un peu d'espoir.

MAUBRUN.

Et la fille, l'avez-vous pour vous?

DESLIGNIÈRES.

Eh! je ne l'ai pas contre moi. Et même c'est d'abord sur elle que je compte dans tout cela. Elle est charmante, vous savez? et très bonne et très sage sous sa blague de jeune fille moderne... Mais comment sa mère et elle ne sont-elles pas encore là?

MAUBRUN.

Leveau sera rentré tard de la Chambre et elles l'auront attendu.

DESLIGNIÈRES.

A propos, quelle était donc cette dame à côté de vous, tantôt, dans la tribune diplomatique, et qui est partie au milieu de la séance?

MAUBRUN.

La marquise de Grèges, une de mes meilleures amies.

DESLIGNIÈRES.

La femme du député de la droite?

MAUBRUN.

Justement.

DESLIGNIÈRES.

Elle est bien jolie! Et... plus forte que le mari?

MAUBRUN.

Oui. Au reste, si vous voulez la voir de plus près...

SCÈNE II

LES MÊMES, LA MARQUISE DE GRÈGES.

LA MARQUISE, à Maubrun.

Eh bien, mon ami, quelles nouvelles de la Chambre?

Madame de Merize, Rosimond, madame Rosimond et Emma s'approchent.

MAUBRUN.

Votre mari n'est donc pas resté jusqu'au bout?

LA MARQUISE.

Il n'y était pas, mon mari. Vous comprenez, la question était très embarrassante pour lui. Voter contre ses convictions, c'est pénible. Voter avec le ministère, c'est plus pénible encore. S'abstenir, ça n'est pas brave. Alors, il est allé à la chasse... Ainsi, vous ne savez rien?

MAUBRUN.

Oh! le ministère a dû s'en tirer... Vous savez, il y a comme cela des choses qu'on est obligé de promettre quand on est candidat, mais auxquelles personne ne tient au fond. Le rapporteur lui-même, ce bon Leveau, n'avait pas l'air de s'en soucier autrement.

MADAME DE MERIZE.

De quoi s'agit-il?

MAUBRUN.

De la séparation de l'Église et de l'État, chère madame.

MADAME DE MERIZE, avec indifférence.

Ah!

MAUBRUN.

Vous ne saviez pas?

MADAME DE MERIZE.

Oh! la politique et moi...

MAUBRUN.

C'est tout l'effet que ça vous produit? Je croyais que la baronne de Merize était une personne bien pensante.

MADAME DE MERIZE.

Oh! moi, depuis qu'on a fermé la chapelle des Pères...

LA MARQUISE.

Ils ont emporté votre religion avec eux?

MADAME DE MERIZE.

Non, mais ça ne m'amuse plus.

ROSIMOND, solennel.

La question est grave pourtant... excessivement grave.

MADAME ROSIMOND.

Surtout quand on a des enfants...

ROSIMOND.

Sans la religion, voyez-vous..,

MADAME DE MERIZE, à Maubrun, à mi-voix.

Qui sont donc ces gens si sérieux?

MAUBRUN.

Vous ne reconnaissez pas? (Présentant.) Monsieur et madame Rosimond, sociétaires...

MADAME ROSIMOND, interrompant.

Z' à part entière...

MAUBRUN.

De la Comédie-Française.

ROSIMOND.

Je conçois que les gens qui ne tiennent à rien, qui n'ont pas de position, et qui, par suite, n'ont rien à ménager... Mais quand on occupe comme nous une situation officielle...

MADAME ROSIMOND.

Et puis, nous avons trois enfants, deux garçons et une fille. L'aîné prépare Normale et le cadet Polytechnique. La troisième... cette grande fille-là (Elle désigne Emma qui rougit.) suit les cours du Conservatoire. Elle est extrêmement sérieuse...

MAUBRUN, interrompant.

Et qu'est-ce que vous allez dire tout à l'heure, monsieur Rosimond !

ROSIMOND.

Nous avions songé, madame Rosimond et moi, à la grande scène du *Misanthrope*...

MADAME ROSIMOND.

La troisième du quatre.

MAUBRUN.

N'est-ce pas un peu... sévère ? Vous n'auriez pas à la place quelque petite drôlerie... un monologue ?

ROSIMOND.

Nous ne pouvons pas, cher monsieur. Dans notre position, vraiment nous ne pouvons pas.

MAUBRUN, résigné.

C'est bon; qu'est-ce que vous voulez ? si vous ne pouvez pas...

SCÈNE III

Les Mêmes, MADAME LEVEAU, MARGUERITE.

DESLIGNIÈRES, à part et gaiement en voyant entrer Marguerite.

Enfin !

MAUBRUN.

Bonsoir, madame Leveau... mademoiselle Marguerite; votre père ne vient pas ?

Madame Leveau serre la main à madame Rosimond comme à une amie.

MARGUERITE.

Il va venir tout à l'heure. Savez-vous ce qu'il a fait, papa ? Il a renversé le ministère.

DESLIGNIÈRES.

Allons donc ?

MARGUERITE.

Eh bien, vous êtes poli, vous, monsieur ! Pourquoi papa n'aurait-il pas renversé le ministère ?

DESLIGNIÈRES.

Mais comment ? A six heures, ça marchait très bien pour le gouvernement. Ça marchait même si bien que ça n'était plus intéressant du tout et que je me suis en allé.

MARGUERITE.

Il paraît que ça s'est fait au dernier moment, quand personne ne s'y attendait. Papa est monté à la tribune. Il a été très éloquent. La majorité a voté... la prise en considération... ça se dit comme ça ?... du projet de loi. Le ministère a donné sa démission, séance tenante. Et voilà !

MADAME ROSIMOND.

Mais c'est affreux, ce que nous vous annoncez là, mademoiselle! Ainsi, on va fermer les églises, chasser les pauvres prêtres...

MARGUERITE.

Oh ! papa ne demande pas tout ça. Il m'a fait élever au couvent. Ainsi !... C'était seulement pour ennuyer les autres. C'est de la politique, n'est-ce pas, monsieur Deslignières ?

DESLIGNIÈRES.

Hélas ! oui, mademoiselle...

MADAME ROSIMOND.

Alors, c'est bien différent. (S'asseyant auprès de madame Leveau, à droite de la scène.) Vous devez être fière de votre mari, madame ?

MADAME LEVEAU.

Ah ! madame, ne m'en parlez pas !... Leveau a de si drôles idées depuis qu'il est dans la politique ! Je n'aurais jamais cru, quand je l'ai connu, que cet homme-là serait un jour avec les rouges. Ce n'est pas que je sois plus dévote qu'une autre. Mais, voyez-vous, il ne faut jamais toucher à la religion.

MADAME ROSIMOND.

Bien parlé, madame.

MADAME LEVEAU.

Et puis... si vous saviez ce que c'est que d'être la femme d'un homme célèbre...

MADAME ROSIMOND.

Mais je le sais, madame.

MADAME LEVEAU.

Oui, mais vous, vous êtes dans la même partie que monsieur votre mari. Alors, vous pouvez le comprendre. Tandis que moi...

MARGUERITE.

Mais, maman, nos petites affaires ne peuvent pas intéresser bien vivement madame...

MADAME ROSIMOND.

Mais si, mais si ; beaucoup, au contraire.

MADAME LEVEAU, *à Marguerite.*

Tu vois? Tu es toujours à faire la leçon à ta mère!

MARGUERITE.

Oh! maman!

MADAME LEVEAU, *à madame Rosimond.*

Ce qui est certain, madame, c'est qu'à mesure que Leveau est devenu célèbre... je vous dis cela à vous... il a été moins aimable avec moi et est moins resté à la maison... C'est au point que, chaque fois qu'il a un succès à la Chambre et que les journaux parlent de lui, je me dis: « C'est moi qui vas payer ça! »

MARGUERITE, *tristement, bas à Deslignières.*

La voilà partie!

Elle va causer avec Deslignières, à gauche de la scène.

MADAME LEVEAU, *continuant.*

Tenez, voulez-vous savoir quel a été mon meilleur temps? C'est quand Leveau était simple petit avoué à Montargis, qui est notre endroit de naissance à tous deux. Je dis à présent: simple petit avoué; mais, dans ce temps-

là, je me figurais qu'il ne pouvait pas y avoir de plus belle position. J'étais fière de lui. Il m'aimait bien. C'est moi qui avais la fortune. Mon père était un gros fermier, très à son aise, et j'avais apporté une jolie dot. Aujourd'hui qu'il gagne des mille et des cents dans les affaires, il ne se souvient seulement plus que c'est moi qui lui ai fourni de quoi monter plus haut.

MADAME ROSIMOND.

Mais il a fallu que M. Leveau fût singulièrement intelligent pour que, parti d'une étude d'avoué de petite ville...

MADAME LEVEAU.

Ça, je vous en réponds. Pour l'esprit et la parole et tout, il n'en craint pas un. Et des manières quand il veut! Tout le monde s'y laisse prendre, les femmes comme les hommes. (Confidemment.) Oui, les femmes, et ça n'est pas le plus gai pour moi. Vous devez me comprendre, vous, madame, parce qu'enfin dans ces théâtres... avec toutes ces petites actrices, M. Rosimond... bel homme comme il est... Je suis sûre que vous êtes jalouse.

MADAME ROSIMOND, pincée.

M. Rosimond ne m'a jamais donné lieu de l'être, madame.

MADAME LEVEAU, plus bas.

Eh bien, moi, je suis jalouse, je ne m'en cache pas. Je le surveille, et si vous saviez tout ce que je découvre ou que je devine!... Et le plus triste, c'est que je n'ose rien lui dire, parce que je sens bien que si je lui disais quelque chose, ça irait encore plus mal. Alors je me ronge!... Jugez si la nouvelle de ce soir peut me faire plaisir. On dit qu'il peut devenir ministre un jour.

Qu'est-ce que je deviendrais, moi? Me voyez-vous femme de ministre? Plus il monte, et plus je descends, moi; plus je descends dans son amitié.

Elle continue de causer avec madame Rosimond.

LA MARQUISE, elle emmène Maubrun au milieu du théâtre.

Elle est naïve.

MAUBRUN.

Elle est restée de son village. Et puis elle déborde, c'est plus fort qu'elle.

LA MARQUISE.

Le mari vaut quelque chose?

MAUBRUN.

Certes. Pas distingué, mal dégrossi, très peuple. Mais... un tempérament.

LA MARQUISE.

Riche?

MAUBRUN.

Propriétaire de trois journaux, directeur de la Banque Occidentale. Un flair étonnant. Homme d'affaires autant qu'homme politique, et traitant la politique comme une affaire.

LA MARQUISE.

Des convictions?

MAUBRUN.

Beaucoup d'appétit, et cette hâte de jouir qu'ils ont tous. Vaniteux; très accessible aux séductions d'une vie dont les élégances lui sont nouvelles... Très fin... mais avec des naïvetés. Quant à ses convictions... comment ne seraient-elles pas sincères? Il en vit. En somme, une force.

LA MARQUISE.

Vous lui croyez de l'avenir ?

MAUBRUN.

Oui. Bien dirigé, il irait très loin... Mais parlons de vous, chère amie. Tout va-t-il à votre gré depuis que vous avez jeté le marquis dans la politique et quitté le château de ses pères pour vous installer à Paris?

LA MARQUISE.

Ah! mon ami, que je m'y suis ennuyée dans ce beau château, où nous grignotions tristement nos petites rentes de gentilshommes campagnards! Ah! les douceurs de l'élevage! Ah! les beautés de la nature, de novembre à février! Je ne suis pas une contemplative, moi. Ici, du moins, je vis, j'agis, ou du moins je pourrais agir, si...

MAUBRUN.

Si le marquis...

LA MARQUISE.

Le marquis est le plus honnête et le meilleur homme du monde.

MAUBRUN.

Mais il n'est que ça. Oh! vous pouvez bien me le dire à moi. Vous vous donnez beaucoup de mal pour lui, et...

LA MARQUISE, riant.

Et il ne rend pas, c'est vrai.

MAUBRUN.

Faudra-t-il vous présenter Leveau?

LA MARQUISE, avec détachement.

Comme vous voudrez.

Elle continue de causer avec Maubrun.

MARGUERITE, à gauche de la scène avec Deslignières.

C'est bien vrai au moins, ce que vous me dites là? Vous êtes bien sûr de m'aimer un peu?

DESLIGNIÈRES.

J'en suis plus sûr aujourd'hui qu'hier, et j'en serai plus sûr encore demain qu'aujourd'hui. Je me vante peut-être: mais je crois que nous sommes faits pour nous entendre. Nous vivons au milieu d'un monde qui ne cherche que l'argent ou les plaisirs de la vanité la plus grossière. Or, nous mettons, nous, quelque chose au-dessus. Et l'on ne nous croit pas sérieux, parce que nous raillons ce que les autres estiment par-dessus tout, et parce que nous cachons nos vrais sentiments, qui ne seraient pas compris.

MARGUERITE.

Bref, nous sommes deux perfections!

DESLIGNIÈRES.

Non, mais deux âmes sincères et de bonne volonté.

MARGUERITE.

Mettons tout simplement deux bons garçons, voulez-vous?

DESLIGNIÈRES.

Donnez-nous le nom que vous voudrez, pourvu que vous nous donniez à tous deux le même, pourvu que vous gardiez l'habitude de dire: nous deux. Ah! mademoiselle Marguerite, on m'a tant de fois refusé votre main que cela a dû me donner des droits et que je puis bien vous considérer un peu comme ma fiancée, n'est-ce pas? Laissez-moi donc vous parler librement. M'en voudrez-vous beaucoup si je vous dis que je pense souvent à ce que doit être votre vie, que je ne vous crois

pas toujours heureuse, et qu'il y a, dans mon amour, un désir de vous arracher à des tristesses que je pressens ?

MARGUERITE.

Mais, monsieur mon ami, est-ce que ce n'est pas un peu indiscret ce que vous me dites là ?

DESLIGNIÈRES.

Oh! après ce que votre mère racontait tout à l'heure...

MARGUERITE.

Oui, elle se confesse beaucoup, ma pauvre maman. Elle n'a pas le chagrin silencieux. Elle est plus simple que nous autres : dix ans de séjour à Paris l'ont laissée telle qu'elle y est venue. Mais elle est si bonne !

DESLIGNIÈRES.

Je le sais, et je l'aime beaucoup.

MARGUERITE.

Mon père n'est pas méchant non plus, je vous assure... Le malheur pour eux, c'est que, tandis qu'elle restait la même, il devenait, lui, tout ce que vous savez... Et le malheur pour moi, c'est que, je ne sais pourquoi... je ne puis vivre en pleine intimité avec aucun des deux... C'est triste de se sentir comme cela seule... entre son père et sa mère. Je passe ma vie à écouter les plaintes de l'une et à calmer les emportements de l'autre... Je vous dis tout... Je vous en dis même trop... et tenez, je crois que j'exagère un peu pour me faire plaindre, ce qui serait mal.

DESLIGNIÈRES.

Ce qui est sûr, c'est que je vous aimerais mieux avec moi ; vous ne pouvez pas m'en empêcher... Votre mère est-elle toujours de notre parti ?

MARGUERITE.

Elle veut ce que je veux.

DESLIGNIÈRES.

Et votre père ?

MARGUERITE.

Il résiste toujours.

DESLIGNIÈRES.

Qu'a-t-il contre moi ? Ce ne peut être la différence de nos opinions... Il est trop intelligent... Après tout, je suis ce qu'on appelle un parti convenable. J'ai une petite fortune personnelle, je suis le plus jeune des députés. Je me suis fait une spécialité : la question forestière, qui m'a déjà inspiré deux ou trois discours qu'on a trouvés très bien.

MARGUERITE.

Alors ?

DESLIGNIÈRES.

Il est vrai qu'il y a deux ans, dans des articles de journal, j'ai traité un peu durement les hommes de son parti, et qu'il a pu m'arriver de le nommer lui-même sans bienveillance. Je ne vous connaissais pas, mademoiselle... Mais je ne pense pas que cela suffise...

MARGUERITE.

Il y a un moyen de vous en assurer.

DESLIGNIÈRES.

Lequel ?

MARGUERITE.

Demandez-le-lui.

DESLIGNIÈRES.

Vous croyez ?

MARGUERITE.

Il est très rond, papa. Ce procédé n'est pas pour lui déplaire.

DESLIGNIÈRES.

Vous avez peut-être raison.

MARGUERITE.

Il ne doit pas tarder à venir. Séparons-nous. Il vaut mieux qu'il ne nous trouve pas ensemble...

Deslignières va rejoindre Maubrun au milieu de la scène, et Marguerite s'approche d'Emma Rosimond, immobile sur sa chaise, à droite.

MARGUERITE.

Est-ce que c'est amusant, mademoiselle, le Conservatoire ?

EMMA.

On y travaille beaucoup, mademoiselle.

MARGUERITE.

Dans quelle classe êtes-vous ?

EMMA.

Dans la classe de M. Lagardère.

MARGUERITE.

Il est rudement beau ! Êtes-vous amoureuse de lui ?

EMMA.

Oh ! mademoiselle...

MARGUERITE.

Moi non plus, soyez tranquille. Il me semble que je ne pourrais jamais aimer un homme qui s'habille en Romain le soir, qui montre ses bras, et qui est à toutes les femmes de neuf heures à minuit.

EMMA.

Oh ! mademoiselle...

MARGUERITE.

Et ses autres élèves en sont-elles amoureuses ?

EMMA.

Je n'adresse jamais la parole à aucune de ces demoiselles; maman me mène à la leçon et me remmène après.

MARGUERITE.

Est-ce que vous concourez cette année ?

EMMA.

Oui, mademoiselle.

MARGUERITE.

Dans quel rôle ?

EMMA.

Dans le rôle de Phèdre.

MARGUERITE.

Est-ce que vous avez eu déjà de grandes passions ?...

EMMA.

Oh! mademoiselle...

MARGUERITE.

Est-ce que vous avez brûlé pour un beau-fils d'une flamme criminelle? Non?... Alors, expliquez-moi...

Elle l'emmène dans un coin continuer la conversation.

MADAME ROSIMOND, toujours assise près de madame Leveau à droite de la scène.

Comme je vous le disais, chère madame, on avait promis formellement la décoration à mon mari...

pense que le nouveau ministère nous continuera la bienveillance de l'ancien. Mais, pour plus de sûreté, maintenant que M. Leveau est une puissance, si vous vouliez être assez bonne...

EMMA, quittant brusquement Marguerite et se réfugiant auprès de madame Rosimond.

Oh! maman!...

MADAME ROSIMOND.

Qu'y a-t-il, mon enfant?

EMMA, désignant Marguerite.

Cette demoiselle... si tu savais comme elle m'a dit de vilaines choses...

MADAME ROSIMOND.

En effet... elle a l'air bien effronté.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LEVEAU.

MAUBRUN.

Voici enfin le héros de la journée.

Mouvement de curiosité autour de Leveau.

LEVEAU.

Eh bien, oui, ça y est. On ne s'y attendait pas, hein?

MAUBRUN.

Comment ça s'est-il passé?

LEVEAU, avec beaucoup de gestes.

Ça n'a pas été difficile et je n'y ai pas eu grand

mérite. Ils étaient tous là à trembler, à parler d'opportunité, à échanger des considérations académiques et émollientes. On allait, une fois de plus, voter l'ajournement. Alors la moutarde m'a monté au nez ; j'ai escaladé la tribune. Je leur ai demandé s'ils se moquaient du suffrage universel. J'ai démontré que tous les ministres, sans exception, avaient fait figurer dans leur programme, soit aux dernières élections, soit aux précédentes, l'article qu'ils repoussaient aujourd'hui. L'effet a été foudroyant. L'urgence a été votée... à une petite majorité; mais le ministère est à bas, et, pour moi, c'est l'essentiel.

MADAME ROSIMOND.

Alors, monsieur, c'est vous qui allez être ministre?

LEVEAU.

On me l'offrira peut-être, mais je refuserai. Mon jour n'est pas encore venu.

MARGUERITE.

Oui, ça ne va pas encore assez mal.

Leveau lui tire l'oreille.

MAUBRUN, à Leveau.

Je ne vous cacherai pas qu'à la première nouvelle, ces dames ont été un peu émues...

MADAME LEVEAU.

Oui, si tu crois avoir bien travaillé aujourd'hui...

LEVEAU.

Toi, tu es une bonne femme, mais tu sais qu'il y a des sujets sur lesquels je ne te demande pas ton opinion... Quant à ces dames, qu'elles se rassurent. Si la loi

passe, ce que j'ignore, elles ne s'en apercevront seulement pas, et il n'y aura rien de changé dans leur vie. Elles paieront une petite cotisation pour aller à la messe, voilà tout. Mais elles auront des curés qui seront beaucoup plus à elles, et qui auront le droit de dire du mal du gouvernement. C'est un avantage à considérer, cela ! Mais on se fait aujourd'hui des montagnes des choses les plus raisonnables et les plus simples... Ah ! vous en verrez bien d'autres ! Vous êtes exquises, mesdames ; mais, permettez-moi de vous le dire, vos préjugés distingués et vos répugnances élégantes ne peuvent pas peser beaucoup, à l'époque de démocratie où nous sommes, dans les déterminations d'un homme politique. Vous avez derrière vous des millions de pauvres diables qui savent ce qu'ils veulent, et qui ne veulent pas les mêmes choses que vous. Il y a des courants qu'on ne remonte pas.

DESLIGNIÈRES.

Cher monsieur Leveau, vous avez été fort éloquent tantôt... (*A part.*) Soyons lâche !... et vous êtes présentement le plus fort. Mais ce que vous avez fait voter à la Chambre, êtes-vous bien sûr que l'intérêt du pays l'exige absolument, ou que le pays en éprouve réellement le besoin ? Vous connaissez mieux que moi les obscurités et les équivoques inévitables du suffrage universel, et vous savez bien qu'on lui fait dire tout ce qu'on veut.

LEVEAU.

Soit, monsieur, nous lui faisons dire ce que nous voulons. Mais alors, si nous nous trompons...

DESLIGNIÈRES

Dites : si vous le trompez.

LEVEAU.

Si nous le trompons, il est toujours libre de nous démentir. Or, nous ne voyons pas qu'il l'ait encore fait depuis dix ans... Et, quand même nous ne représenterions pas la majorité réelle du pays, nous en représentons du moins la partie la plus agissante, la plus bruyante, la plus avide (cela m'est égal), celle qui vote, celle qui a l'air de savoir ce qu'elle veut. Nous ne pouvons pourtant pas faire parler les muets! Il est bien évident que, si nous sommes les plus forts, c'est que la France le veut — ou le supporte, ce qui revient au même. Ne vous fâchez donc point de nous voir diriger sa politique comme elle l'entend...

DESLIGNIÈRES.

Et comme vous l'entendez.

LEVEAU.

Et comme nous l'entendons! Et laissez-nous, puisqu'elle nous a choisis pour faire ses affaires...

DESLIGNIÈRES.

Et les vôtres.

LEVEAU.

Et les nôtres! Pourquoi pas? Je ne pose point pour le désintéressement. Je me sens poussé par un grand courant : je serais bien bête de ne pas me laisser porter. Il se trouve qu'en défendant mes convictions, je rencontre le pouvoir...

DESLIGNIÈRES.

Et l'argent.

LEVEAU.

Et l'argent! Je serais stupide de n'en pas profiter. A chacun son tour! C'est peut-être la formule même du

progrès. J'appartiens, moi, aux nouvelles couches. J'ai commencé par être un tout petit avoué dans une toute petite ville. Je n'en rougis pas. Ma fortune politique...

DESLIGNIÈRES.

Et financière.

LEVEAU.

Et financière me paraît d'un exemple encourageant dans une démocratie. Enfin nous sommes les plus forts, et j'en suis bien fâché pour vous, monsieur le centre gauche.

Il se promène à grands pas, au milieu d'un murmure flatteur.

DESLIGNIÈRES.

Attendons la fin.

LEVEAU.

Attendez. Ça ne nous gène pas.

Il avise Emma Rosimond, et, pendant ce qui suit, lui parle et finit par lui pincer la joue.

MARGUERITE, se rapprochant de Deslignières.

Perdez-vous la tête ? On dirait que vous vous appliquez à l'exaspérer.

DESLIGNIÈRES.

C'est plus fort que moi. Mais, après tout, je lui ai fourni l'occasion d'un petit succès oratoire. Je suis sûr qu'il ne m'en veut pas.

Il continue à causer avec Marguerite.

EMMA, elle court se réfugier auprès de madame Rosimond, comme ci-dessus.

Oh ! maman !... (Désignant Leveau.) ce monsieur... si tu savais ce qu'il m'a dit !...

MADAME ROSIMOND.

Ma fille, vous êtes une sotte.

DESLIGNIÈRES, *il marche résolument sur Leveau, qui, en quittant Emma, est venu au milieu de la scène.*

Monsieur et cher collègue, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille.

LEVEAU.

Monsieur, on vous a déjà répondu... plusieurs fois, si je ne me trompe.

DESLIGNIÈRES.

En effet, monsieur: mais je continue d'aimer mademoiselle Marguerite; elle a continué de le permettre, et j'ai pensé que votre résistance s'userait peu à peu... Vous êtes ce soir de belle humeur. J'ai cru que la victoire vous rendrait bon prince.

LEVEAU.

Monsieur, ce n'est pas de mon succès personnel que je me réjouis; c'est de celui des principes auxquels j'ai consacré mon existence.

DESLIGNIÈRES.

Voyons, voyons, vous n'êtes pas à la Chambre... Pourquoi ne voulez-vous pas de moi? Parce que je suis centre gauche? Mais vous ne vous en apercevrez pas, je vous le promets. Si je vote contre vous, je ne m'en vanterai pas. Et je voterai souvent avec vous... toutes les fois que je serai de votre avis... Ainsi!...

LEVEAU.

Monsieur, je vous serais obligé d'être sérieux. Moi, je le suis. Une fois pour toutes, je décline l'honneur de vous avoir pour gendre. Est-ce dit?

DESLIGNIÈRES.

Mais enfin, pourquoi?

LEVEAU.

Cherchez!

Il lui tourne le dos. Deslignières le poursuit et le rattrape.

DESLIGNIÈRES.

Cher monsieur Leveau, je vous prie de considérer que ce qui fait que vous ne pouvez pas me souffrir, est justement ce qui m'a fait trouver grâce aux yeux de mademoiselle Marguerite. Ce que vous rêveriez pour elle, c'est sans doute quelque petit *struggle-forlifer...* comme on dit aujourd'hui. Or, elle n'en voudra jamais. Tandis que moi, elle me veut bien... parce que je ne suis pas malin. Je vous agace, vous; mais je ne l'agace pas, elle. Voilà le fait.

LEVEAU.

Quand quitterez-vous ce ton de blague? Ça ne mène à rien ça, vous savez?

DESLIGNIÈRES.

Ah! comme vous avez raison!... Et voilà précisément la différence entre nous deux. J'ai l'air de me moquer du monde... je ne sais pas pourquoi... par fausse honte, par timidité, par crainte d'exagérer et de surfaire ce que j'ai de bon en moi. Et au fond, il y a un tas de choses auxquelles je crois... mais là... bêtement. Vous, au contraire...

LEVEAU.

Moi, au contraire?

DESLIGNIÈRES.

Rien. Je vous disais donc que j'aime toujours mademoiselle Marguerite. Je vous rappelle que j'ai vingt mille livres de rentes, gagnées honorablement par mon père, dans la tannerie, à Meung-sur-Loire, et que je suis tout prêt à prendre mademoiselle votre fille sans dot.

LEVEAU.

Sans dot !... Ah çà! me prenez-vous pour un personnage de comédie?

DESLIGNIÈRES.

Dites au moins pourquoi vous ne voulez pas... Est-ce parce que j'ai écrit autrefois... avant d'avoir rencontré votre fille... des articles sans conséquence, où j'exprimais des sentiments un peu différents des vôtres?...

LEVEAU.

Le fait est que vous ne me ménagiez guère dans ce temps-là... je me souviens.

DESLIGNIÈRES.

Bon, voilà ce que je craignais.

LEVEAU.

Une fois, à propos d'un discours sur la laïcisation de l'enseignement, vous m'avez appelé Robespierre de carton.

DESLIGNIÈRES.

Que voulez-vous? la jeunesse...

LEVEAU.

Une autre fois, à propos de l'affaire des Tourbières du Centre, vous m'avez qualifié de Verrès jacobin.

DESLIGNIÈRES.

Le désir de montrer mon érudition...

LEVEAU.

Aussi, n'est-ce pas pour cela que je vous en veux. Les mots sont des mots, et je ne suis pas un enfant.

DESLIGNIÈRES.

Alors, que me reprochez-vous?

LEVEAU.

Je vous l'ai dit: cherchez!

MAUBRUN, il s'approche avec la marquise. A Leveau.

Mon cher député, madame la marquise de Grèges m'a demandé de vous présenter à elle... Vous ne tenez pas autrement, je suppose, à entendre M. et madame Rosimond?... Moi, je vais où le devoir m'appelle.

Tout le monde passe dans le grand salon, excepté Leveau et la marquise.

SCÈNE V

LA MARQUISE, LEVEAU.

LEVEAU.

Je suis charmé, madame, de faire la connaissance d'une des femmes les plus élégantes de Paris, et d'une de celles dont j'ai entendu dire le plus de bien.

LA MARQUISE.

Et moi, monsieur, je vous avoue que j'étais... curieuse de vous voir. Cela ne vous fâche pas ?

LEVEAU.

Cela me flatte beaucoup... Et je crois même que rien n'est meilleur que ces rencontres. Vous vous figuriez sans doute un député radical comme un être hirsute, mal peigné, d'éducation sommaire, un échappé de brasserie, un Rabagas...

LA MARQUISE.

Oh ! monsieur, il y a longtemps que je n'en suis plus là.

LEVEAU.

Je suis heureux, madame la marquise, de vous l'entendre dire. Soyez sûre, en effet, que nous ne sommes ni des ours, ni des fanatiques, ni des bohèmes, que nous comprenons les élégances de la vie et que nous les goûtons.

LA MARQUISE.

J'avoue que je m'en doute un peu... Mais un mot vous expliquera ma curiosité. J'aime la force... et je ne déteste pas le succès.

LEVEAU.

Ainsi, vous ne m'en voulez pas trop d'avoir fait triompher tantôt une opinion qui, j'en ai peur, n'est pas tout à fait la vôtre ?

LA MARQUISE.

Je n'en veux jamais aux gens de ne pas penser comme moi. Il arrive d'ailleurs si souvent qu'on ait des intérêts communs sans avoir les mêmes idées !

LEVEAU.

Comme vous avez raison ! Ainsi, la droite... Il semble, à première vue, que ce soit le parti politique qui nous soit le plus ennemi, à nous radicaux. Eh bien ! c'est encore avec la droite que nous votons le plus souvent.

LA MARQUISE.

C'est vrai, nous nous accordons au moins dans nos antipathies.

LEVEAU.

Et puis, voulez-vous que je vous dise ?... Vous n'abu-

serez pas de cet aveu ?... C'est encore à droite qu'on trouve les gens de meilleure tenue, les plus propres... les plus... enfin les plus *chic*, si vous me passez l'expression.

LA MARQUISE.

Vous croyez ?

LEVEAU.

Seulement, ils ne sont pas forts.

LA MARQUISE.

Ah?

LEVEAU.

C'est ce qui nous sauve.

LA MARQUISE.

Ils sont aussi forts que vous. Car enfin, si vous pouvez dire que vous les amenez à voter avec vous, ils peuvent dire qu'ils vous réduisent à voter avec eux.

LEVEAU.

Au fait, c'est juste... Est-ce que, tantôt, M. de Grèges. .

LA MARQUISE.

M. de Grèges est à la chasse.

LEVEAU.

C'est ingénieux. (Un silence.)

LA MARQUISE.

Savez-vous ce que je me dis souvent ? Ah! quel rôle pourrait jouer aujourd'hui un homme qui, sans s'inquiéter de la partie affirmative des divers programmes, et n'en retenant que les négations, saurait grouper tous les mécontentements, fonder quelque chose comme un parti des honnêtes gens, un parti national!...

LEVEAU.

Est-ce que votre mari songerait...

LA MARQUISE.

M. de Grèges a deux passions : la chasse et l'agriculture... Mais, au reste, je verrais tout aussi bien, dans le rôle que j'indique, un républicain, ou même un radical .. Il le faudrait éloquent, actif, audacieux... Bien entendu, il ajournerait les questions irritantes, les revendications de l'esprit de parti. Ses alliés en feraient autant... Il ne s'agirait d'abord que de combattre les abus du parlementarisme, le gaspillage financier, la politique d'intérêt électoral... Mais je vous parle là une langue... Je vous prie de croire que ce n'est pas mon habitude.

LEVEAU.

Eh! vous la parlez fort bien. Mais après?

LA MARQUISE.

Justement, il faudrait éviter avec le plus grand soin de se demander : mais après? (Un silence.) A quoi songez-vous ?

LEVEAU.

Je songe qu'il serait bien heureux, celui qui aurait pour amie, pour conseillère, pour Égérie, une femme comme vous !

LA MARQUISE.

Est-ce que madame Leveau...

LEVEAU.

Parlons-en de ma femme! Mon Dieu, c'est une bonne femme ; elle a toutes les vertus domestiques. Mais... c'est tout. Je me connais bien, allez, et je me rends compte de ce qui me manque. J'ai quelque habitude des

hommes, assez de flair, beaucoup de décision. On me trouve quelque éloquence. Enfin, depuis quelque temps, j'ai le vent en poupe. Ce qui me manque... ce sont peut-être certaines manières, l'usage d'un certain monde : le vôtre, ce qui fait que l'influence politique se fortifie d'une influence mondaine... enfin, ce qu'une femme comme vous pourrait seule me donner. Voilà que je vous dis tout, moi. Comme c'est drôle ! Vous m'avez tout de suite inspiré confiance... et même quelque chose de plus.

LA MARQUISE.

Laissons ce quelque chose de plus. Quant à la confiance, je m'en arrange très bien, car je crois la mériter.

LEVEAU.

Alors, puis-je aspirer à l'honneur d'être un jour de vos amis ? Et si j'avais la hardiesse de me présenter chez vous...

LA MARQUISE.

Je suis chez moi tous les jours à cinq heures. Je vous préviens que vous trouverez là des gens du monde... qui peut-être ne vous amuseront guère.

LEVEAU.

Si vous croyez que les pharmaciens et les vétérinaires de la Chambre sont amusants ?

LA MARQUISE.

Oh ! mais nous nous entendrons très bien.

LEVEAU.

J'en suis sûr... J'ai aux environs de Melun une petite maison qu'on dit agréable... D'assez belles chasses... Si je pouvais espérer qu'une invitation ne serait pas trop mal venue...

LA MARQUISE.

Vous demanderez à M. de Grèges.

LEVEAU.

Vous êtes charmante.

Il lui prend la main et la baise.

LA MARQUISE.

Eh bien ? eh bien ?

SCÈNE VI

LES MÊMES, MADAME LEVEAU.

MADAME LEVEAU, elle observe depuis quelques instants Leveau et la marquise ; s'approchant.

Adolphe ?

LEVEAU, brusquement.

Qu'est-ce que tu me veux, toi ?

MADAME LEVEAU.

Comme tu me parles !

LEVEAU.

C'est que tu viens là me déranger au milieu d'une conversation sérieuse.

MADAME LEVEAU.

J'ai à te parler pour madame Rosimond. Il s'agit de la décoration de son mari. Il paraît qu'il n'y a plus que lui, à son théâtre, qui ne le soit pas.

LEVEAU.

Quoi?

MADAME LEVEAU.

Décoré. Il dit que ça le rend ridicule.

LEVEAU.

Va lui dire que ça m'est égal.

LA MARQUISE.

Oh! monsieur, un homme politique doit ménager les comédiens... Allons, faites cela pour madame Leveau.

LEVEAU, à sa femme.

Va dire à madame Rosimond que je m'occuperai de son affaire.

MADAME LEVEAU.

Oui, mon ami.

Elle ne peut se décider à partir.

LEVEAU.

Va donc! Qu'est-ce que tu attends?

Madame Leveau s'éloigne tristement

LA MARQUISE.

Si nous allions un peu entendre M. et madame Rosimond?

LEVEAU.

Ça vous amuse?

LA MARQUISE.

Non; mais pourquoi ne pas leur faire ce plaisir?

Entre Deslignières, venant du grand salon.

SCÈNE VII

LEVEAU, LA MARQUISE, DESLIGNIÈRES.

LEVEAU, à Deslignières.

Avez-vous trouvé, monsieur le gommeux ?

DESLIGNIÈRES, très étonné.

Gommeux, moi ?

LEVEAU.

Vous m'avez reproché un jour, dans votre canard, de manquer d'élégance. Vous racontiez que j'avais mis une cravate blanche pour aller à un enterrement, et que j'avais pris un « smoking » pour une voiture. Vous pensez bien que ces plaisanteries m'ont été encore plus indifférentes que le reste. Mais je ne suis pas fâché de vous dire qu'il y a des personnes qui sont du monde. qui en sont même plus que vous, et qui sont moins sévères que vous sur cet article.

LA MARQUISE, à Leveau.

Votre bras, monsieur le député.

Elle entre avec lui dans le grand salon.

DESLIGNIÈRES, resté seul.

Tiens! tiens! tiens!

ACTE DEUXIÈME

Un salon chez Leveau; luxe voyant; portes au fond, à droit et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME LEVEAU, MARGUERITE.

Madame Leveau fait du crochet, Marguerite lit.

MADAME LEVEAU.

Voyons un peu la mine que tu as.

MARGUERITE.

Voilà, maman.

Elle approche sa figure.

MADAME LEVEAU.

Pas brillante. Tu ne vas pas bien depuis quelque temps, ma pauvre petite... Qu'as-tu? Est-ce que ce serait?... Tu penses toujours à lui, je parie?

MARGUERITE.

Qui, lui?

MADAME LEVEAU.

Deslignières.

MARGUERITE.

Mais non, maman... Vous savez bien que je ne prends jamais les choses au tragique, moi!... Ce n'est rien; un peu de fatigue, l'air de Paris. Je suis toujours comme cela à cette époque de l'année. La campagne me remettra.

MADAME LEVEAU.

Il n'y a pas autre chose, bien sûr?

MARGUERITE.

Bien sûr.

MADAME LEVEAU.

J'aime mieux ça.

MARGUERITE

C'est vous, ma pauvre maman, qui avez du chagrin.

MADAME LEVEAU.

Oh! moi...

MARGUERITE.

A cause de cette femme, n'est-ce pas? Vous pouvez bien tout me dire comme à une vieille amie. Est-ce que je suis une jeune fille, moi? Est-ce que je ne comprends pas ce qui se passe?

MADAME LEVEAU.

Ce n'est pas gai, ce qui se passe, ma pauvre enfant... Ah! en voilà une qui, lorsqu'elle a mis le grappin sur un homme... Depuis le jour où il l'a rencontrée chez M. Maubrun, ni toi ni moi ni personne n'avons plus existé pour lui... Il ne lui arrive pas trois fois la semaine de manger à la maison. Et si tu savais à quelles heures il rentre...

MARGUERITE.

Je sais.

MADAME LEVEAU.

Lui qui avait toujours eu des goûts si simples, il s'est mis à dépenser un argent fou pour sa toilette... Il a installé ici de grands diables de valets qui ont l'air de se moquer de nous et qui m'empêchent de communiquer librement avec ma vieille Félicité... Il a appris à monter à cheval... A son âge! Quelle pitié!

MARGUERITE.

Mon Dieu, si ça l'amuse!... Moi, ce qui me fâche, c'est que je ne vois pas du tout quel profit ce pauvre papa retire de l'association. Leur parti réformiste, comme ils disent, me paraît surtout imaginé pour diminuer la situation de papa en le rendant suspect à la gauche, et pour grandir celle du marquis... C'est cela qu'il faudrait faire remarquer à papa, tout doucement, avec précaution...

MADAME LEVEAU.

Quand je te dis que cette femme l'a ensorcelé!... Si c'était une femme comme une autre, une passionnée, ou même une vicieuse, je souffrirais, mais j'aurais un peu d'espoir... Mais cette femme-là, vois-tu ? c'est une accapareuse, une qui tire tout à elle, qui veut tout et qui ne rend rien... Elle me l'a pris tout entier, celle-là, et pour toujours.

MARGUERITE.

N'exagère pas. La vérité est déjà assez triste. Il t'aime encore, au fond.

MADAME LEVEAU.

Non, il ne m'aime plus, plus du tout. Elle ne lui a pas permis de me laisser la plus petite parcelle de son affection .. Ce que j'ai eu à endurer!... Un jour, il a

fait mettre deux lits dans notre chambre... Une autre fois, il a voulu avoir sa chambre à part... Huit jours de suite, j'ai fait démolir son lit par Félicité; huit jours de suite, il l'a fait refaire par son grand diable de valet. J'ai cédé à la fin. Mais je crois que c'est la semaine de ma vie où j'ai le plus pleuré.

MARGUERITE, avec une parfaite candeur.

Oh! par exemple, j'ai toujours trouvé que tu prenais cela trop à cœur... Qu'est-ce que cela fait, au bout du compte ?

MADAME LEVEAU.

Comment, ce que cela fait !... Mais c'est vrai, je te dis des choses... Je parle, je parle... comme une bête... Enfin, cela fait qu'il me dédaigne, que je lui suis odieuse. — Ah ! la mauvaise femme ! (Brusquement.) Pourquoi vas-tu chez elle ?

MARGUERITE.

Elle est très aimable pour moi. Puis cela flatte papa, que je sois l'amie d'une marquise.

MADAME LEVEAU.

Puis, de temps en temps, tu y rencontres ton ami Deslignières... Tout cela est bien naturel, et j'ai tort de t'en vouloir.

MARGUERITE, résolument.

Ma chère maman, je vous promets de ne plus aller chez la marquise.

MADAME LEVEAU.

Si tu dois trop souffrir, pourtant...

MARGUERITE.

Oh! moi, je ne souffre jamais beaucoup. Enfin, c'est juré, et je n'ai qu'une parole.

MADAME LEVEAU, l'embrassant.

Ma pauvre petite !

MARGUERITE.

Ne pleurez pas, ma chère maman, et laissez-moi faire.

SCÈNE II

Les Mêmes, LEVEAU.

MADAME LEVEAU

C'est toi ?

LEVEAU, maussade.

Oui, c'est moi. Qu'est-ce que vous avez, toutes les deux?

MADAME LEVEAU.

Rien de plus que les autres jours.

LEVEAU.

Rien de plus, qu'est-ce que ça veut dire? Que vous avez tous les jours des raisons d'être comme ça? Dirait-on pas que je vous maltraite, que je suis un tyran domestique? Comme c'est agréable, ces figures-là à la maison!

MARGUERITE.

Oh! vous ne les voyez pas si souvent!

LEVEAU.

Toi, on a la mauvaise habitude de te passer bien des choses. Mais je te prie d'être respectueuse avec ton père.

MARGUERITE.

Ne vous fâchez pas, mon cher papa, maman est si malheureuse! Si vous savez pourquoi, et si vous y pouvez quelque chose... ayez pitié d'elle, je vous en supplie.

LEVEAU.

Méle-toi de tes affaires, entends-tu!... La marquise aura la bonté de venir te prendre tout à l'heure, pour une promenade... Et tiens, la voici.

SCÈNE III

LES MÊMES, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, à madame Leveau.

Bonjour, madame; comme il y a longtemps qu'on ne vous a vue! Si je n'avais pas de vos nouvelles par votre mari... (Madame Leveau ne répond rien; embarras général.) Êtes-vous prête, Marguerite?

Elle va pour l'embrasser. Marguerite se détourne.

LEVEAU, à part.

Hein?

MARGUERITE.

Madame, vous m'excuserez, je ne suis pas bien aujourd'hui; je suis tout à fait incapable de sortir... Non, je ne suis pas bien, pas bien du tout, et je vous gênerais... Permettez-moi de me retirer.

LA MARQUISE, à madame Leveau.

Qu'est-ce que cela veut dire?

MADAME LEVEAU.

Elle est réellement souffrante, madame, et je l'emmène.

SCÈNE IV

LEVEAU, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Quel accueil! Qu'est-ce qu'il y a?

LEVEAU.

Il y a que ça va très mal ici. Ma femme est un mouton; mais elle a l'entêtement de ces bêtes-là; et le jour où elle sera à bout... Au fait, je ne demande plus qu'une chose, c'est que ce moment-là vienne bientôt, et que ça finisse, et vite!... Écoutez-moi, mon amie. Vous savez si je suis à vous. Votre beauté, votre grâce, vos moindres mouvements, le son de votre voix... votre odeur... tout cela me grise comme au premier moment. Du jour où vous avez été bonne pour moi... hélas! pas souvent, et avec quelles précautions et quel mystère!...

LA MARQUISE.

Je tiens infiniment à ma réputation... pour nous deux; elle fait partie de notre force.

LEVEAU.

De ce jour-là, il n'y a eu pour moi personne au monde que vous. Ma femme elle-même, j'ai cessé de la traiter comme ma femme. Vous l'aviez désiré...

LA MARQUISE.

J'aime qu'on soit à moi.

LEVEAU.

Au reste, je n'aurais pas pu; je ne pensais qu'à vous et je vous voyais toujours, partout. Je me suis livré, abandonné à vous tout entier...

LA MARQUISE.

Le regrettez-vous?

LEVEAU.

Non certes; car vous avez été le seul grand bonheur de toute mon existence. Par vous j'ai connu la vie digne d'être vécue. Votre amour m'a fait trouver en moi des ressources et une activité nouvelles. Vous m'avez conseillé, dirigé, soutenu. Le succès de mes dernières entreprises financières, l'accroissement de ma réputation et de ma situation politique en dépit des injures et des criailleries... tout cela me vient de vous et cette idée me rend heureux.

LA MARQUISE.

Mon ami...

LEVEAU.

Donc, je suis à vous. Mais aussi je n'ai plus que vous. Ma femme et ma fille se retirent de moi, et je n'ai plus de foyer. Je vous ai tout donné. Seriez-vous capable d'en faire autant pour moi?

LA MARQUISE.

Ne vous l'ai-je pas prouvé?

Un temps.

LEVEAU.

Où en êtes-vous avec votre mari? Toujours au même point, n'est-ce pas?

LA MARQUISE.

M. de Grèges, je vous l'ai dit, a eu les torts les plus graves envers moi dans les premiers temps de notre mariage, des torts d'une telle nature que, si je voulais... Je suis restée avec lui, pour le monde. Mais il y a longtemps qu'il n'est mon mari que de nom. Ces tristesses cachées sont une de mes excuses.

LEVEAU.

Mais si jamais j'étais libre, et vous aussi... m'épouseriez-vous ?

LA MARQUISE.

Vous êtes un enfant. Ce que je dirais ne supprimerait pas un seul des obstacles qui nous séparent... Parlons de choses moins... chimériques. Êtes-vous enfin décidé à faire ce que je vous demandais l'autre jour ?

LEVEAU.

Quoi donc ?

LA MARQUISE.

La chose la plus simple du monde : laisser mettre votre nom au bas de la circulaire du comité qui patronne mon mari pour les prochaines élections du Conseil général...

LEVEAU.

Comité entièrement composé de réactionnaires notoires...

LA MARQUISE.

Mais dont le programme est dirigé contre le gouvernement actuel, et non contre la République. Enfin, vous le savez, il est fort à craindre que les candidats officiels ne passent dans tout le département, à moins

que les voix de vos amis ne se joignent à celles des conservateurs. L'élection de mon mari tient donc à la signature qu'on attend de vous.

LEVEAU.

Mais c'est énorme, mon amie, ce que vous voulez me faire faire là!... Donner ma signature dans ces conditions... il n'y a pas à dire, c'est rompre avec la majorité républicaine.

LA MARQUISE.

A la Chambre peut-être, mais non dans le pays.

LEVEAU.

C'est me compromettre, et d'une façon irrémédiable, aux yeux de tout mon parti.

LA MARQUISE.

Eh! les hommes comme vous ne servent pas tel ou tel parti! Leur parti, ils le créent! Vous ne connaissez pas votre force... ni votre charme. Les électeurs le subiront. (Souriant.) Je l'ai bien subi, moi!

LEVEAU.

Marquise!...

LA MARQUISE, très câline.

Mon Dieu, oui, c'est comme cela. Il faut croire qu'il y avait, dans votre énergie intacte, dans votre tempérament d'oseur, dans votre rudesse même de tribun populaire, un je ne sais quoi d'impérieux et de nouveau pour moi, qui devait d'autant mieux me séduire que cela me changeait des inerties distinguées parmi lesquelles j'avais vécu jusque-là... Tenez, vous me faites songer à certains de vos affreux révolutionnaires... à votre Danton, si vous voulez... Ce qui fait, pour nous autres

femmes, le charme de ces hommes-là, c'est évidemment que nous avons peur d'eux ; que, tout en ayant très peur, nous mettons notre amour-propre à les apaiser, à les dompter avec nos petites mains; et ainsi, c'est un peu pour le mal qu'ils nous donnent que nous les aimons...

LEVEAU, béat.

Ma chérie!...

LA MARQUISE.

Je puis compter sur cette signature?

LEVEAU.

Mais...

LA MARQUISE.

Avouez que nous devons bien cette compensation à mon mari.

LEVEAU.

Mais je ne tiens pas du tout à lui faire plaisir, à votre mari !

LA MARQUISE.

Moi, j'y tiens. Je vous jure que j'ai besoin de cela pour excuser un peu ma conduite à mes propres yeux.

LEVEAU.

Alors... promettez-moi... que, si jamais cela devient possible, vous serez toute à moi comme je serai tout à vous... enfin, que vous serez ma femme.

LA MARQUISE.

Hélas! mon ami, vous savez aussi bien que moi tout ce qui rend ce rêve irréalisable.

LEVEAU.

Dites oui tout de même. Cela me fera tant de plaisir à entendre !

LA MARQUISE.

Promettez d'abord la signature... Pour lever mon dernier scrupule !

LEVEAU.

Eh bien... je promets. Et arrive que pourra.

LA MARQUISE.

Je promets donc aussi.

LEVEAU.

Au moins, cela est sérieux, Odette ?

LA MARQUISE.

Oui, mon ami.

LEVEAU, tragiquement.

Bien, c'est tout ce que je voulais.

LA MARQUISE.

Qu'allez-vous faire ?

LEVEAU, avec un geste oratoire.

Vous verrez !

LA MARQUISE.

Je vous aime comme cela. (A part.) C'est vrai.

Elle va arranger son chapeau devant la glace.

LEVEAU.

Vous partez ?

LA MARQUISE.

Puis-je rester ici ? (A part, en tapotant son chapeau devant la glace.) Ça le prend de temps en temps. Heureusement

cela ne peut se faire que par l'initiative de sa femme, et, je connais la bonne dame, elle n'y consentira jamais. (A Leveau.) A demain donc, mon ami.

LEVEAU.

A demain.

La marquise sort par la porte du fond.

SCÈNE V

LEVEAU, MADAME LEVEAU.

MADAME LEVEAU, elle entre par la porte de gauche.

Elle est partie ?

LEVEAU.

Oui.

MADAME LEVEAU.

Reviendra-t-elle ?

LEVEAU.

Mais... quand il lui plaira.

MADAME LEVEAU.

Elle ne reviendra pas.

LEVEAU.

Parce que ?

MADAME LEVEAU.

Parce que je ne veux pas !

LEVEAU.

Tu dis ? Regarde-moi donc ? (Il l'examine.) C'est drôle, il y a dix ans que tu n'as eu cette figure-là. C'est quand

j'ai voulu venir à Paris. Pendant trois mois tu as dit non. Mais j'avais plus de volonté que toi d'entêtement. Depuis, tu as été un vrai mouton, je te rends cette justice. Il paraît que le mouton redevient enragé? Eh bien donc, à nous deux! Pourquoi ne veux-tu pas que la marquise revienne ici?

MADAME LEVEAU.

Parce qu'elle est ta maîtresse.

LEVEAU.

Ça n'est pas vrai.

MADAME LEVEAU.

Je t'ai suivi... avant hier... tout l'après-midi... Je vous ai vus tous deux entrer... l'un après l'autre... Je vous ai vus sortir... Veux-tu que je te dise la rue et le numéro?

LEVEAU.

Eh bien, oui, c'est vrai. Après?

MADAME LEVEAU.

Comment, après?

LEVEAU.

Mais oui! c'est ta faute.

MADAME LEVEAU.

Ma faute?

LEVEAU.

Celle de la destinée, si tu préfères. Tu sais pourtant bien que tu n'es pas la femme qu'il me faut. Es-tu capable d'être pour moi une associée, une compagne, au sens sérieux du mot? Es-tu capable d'avoir un salon? Quelle figure fais-tu dans le monde? Toutes les fois

que tu ouvres la bouche, j'ai peur que tu ne lâches une sottise. Peux-tu seulement comprendre ce que je fais? Peux-tu être la confidente de mes travaux et de mes ambitions? Pendant dix ans, loin d'être pour moi une aide, tu as été une gêne, une entrave. A cause de toi, je me sentais les ailes rognées. Tu as failli perdre ma vie. Ne t'étonne donc pas que j'aille chercher ailleurs ce que je ne trouve pas à la maison.

MADAME LEVEAU.

Oui, je me rends bien compte; j'ai dû te faire souffrir souvent par mes manières... et parce que je n'étais pas à ta hauteur. Je t'en demande pardon. Mais aucune femme ne t'aurait aimé comme moi; avec aucune, tu n'aurais été tranquille comme avec moi. Est-ce un crime de ne pas être intelligente?

LEVEAU.

Ce n'est pas un crime, mais c'est un tort.

MADAME LEVEAU.

Tu me connaissais... Il ne fallait pas me prendre.

LEVEAU.

J'étais jeune, tu étais gentille et tu paraissais douce... et je ne savais pas encore ce que je valais.

MADAME LEVEAU.

Et puis il y avait ma dot.

LEVEAU.

Oui, il y avait ta dot. Deux cent mille francs. C'était quelque chose dans une petite ville. Mais avec tes deux cent mille francs, je t'ai gagné des millions.

MADAME LEVEAU.

Je les déteste, tes millions! C'est eux mes pires ennemis. Je n'ai été à peu près heureuse qu'au temps où tu ne les avais pas. C'est eux qui t'ont permis de vivre de façon à ne presque plus me voir. C'est par eux que tu as pu rencontrer ta marquise, et c'est à cause d'eux qu'elle a fait attention à toi.

LEVEAU.

Prends garde, Amélie. N'y touche jamais, à celle-là! ou je ne répons pas de moi, je te préviens.

MADAME LEVEAU.

Cela m'est égal. Aujourd'hui je dis tout. Ah! mon pauvre ami, si fort que tu sois, le jour où tu l'as rencontrée, tu as trouvé ton maître.

LEVEAU.

Cela signifie ?

MADAME LEVEAU.

Je ne suis qu'une bête, tu me l'as répété assez souvent, mais on a tout de même des yeux. Et si je vois clairement les services que tu as rendus à ta marquise et à son mari, je ne vois pas bien ce que tu en as tiré en échange.

LEVEAU, avec un rire faux.

Ah! ah! ah! je ne m'attendais pas à celle-là, par exemple! Alors, c'est moi qu'on roule, et je ne suis qu'un nigaud? (Furieux.) C'est stupide, sais-tu bien? ce que tu dis là, c'est stupide! Et tu ne te doutes pas à quel point c'est maladroit, par-dessus le marché! La femme dont tu oses parler ainsi m'est absolument dévouée, et elle m'en a donné les preuves les plus évidentes. C'est un grand cœur et une merveilleuse intelligence. Elle

est ma meilleure amie et la plus désintéressée. J'ai pour elle le plus profond respect et la tendresse la plus reconnaissante. Enfin, je l'aime, entends-tu ? je puis bien te le dire à présent, puisque je ne t'apprends plus rien et que ton espionnage me met à l'aise... Je l'aime uniquement, et je ne sais ce que je donnerais pour qu'elle eût été la compagne de ma vie.

MADAME LEVEAU.

Ne dis pas cela ! ne dis pas cela ! c'est trop méchant. Aie un peu pitié de moi. J'en ai tant sur le cœur depuis si longtemps que je me tais ! C'est pour ça que j'ai été maladroite en te parlant et que je t'ai mis en colère... C'est que, vois-tu, je ne peux plus supporter cette vie-là, je ne peux plus. Je te jure que je suis à bout de forces !...

Un temps.

LEVEAU, très calme.

Si tu ne peux plus supporter cette vie-là... c'est bien simple. Il y a un moyen.

MADAME LEVEAU.

Quoi ?

LEVEAU.

Le divorce.

MADAME LEVEAU, ayant peine à comprendre.

Le divorce?

LEVEAU.

Sans doute. Je te rends affreusement malheureuse, n'est-ce pas?

MADAME LEVEAU.

Oui, affreusement.

LEVEAU.

Eh bien ! demande le divorce contre moi.

MADAME LEVEAU.

Ça n'est pas sérieux, n'est-ce pas?... Le divorce? Ah! jamais, mon Dieu, jamais, jamais!

LEVEAU.

Pourquoi ?

MADAME LEVEAU.

Mais parce que... parce que je n'ai jamais songé à ça, même les jours où je souffrais et où je t'en voulais le plus... parce que ça ne peut seulement pas m'entrer dans la tête... enfin parce que c'est impossible.

LEVEAU.

Dis une raison !

MADAME LEVEAU.

Est-ce que je sais?... Une pareille idée... comme ça, tout d'un coup... La religion le défend, d'abord.

LEVEAU.

Mais tu n'en as pas, de religion, ma pauvre Amélie. Tu ne vas même pas à la messe.

MADAME LEVEAU.

J'y allais quand j'étais jeune fille... Je crois au bon Dieu... j'entre souvent faire ma prière dans les églises. Il y a comme ça des choses auxquelles on croit sans s'en rendre bien compte. Toutes les fois que, dans ta politique, tu attaquais la religion, je ne disais rien, mais je ne pouvais pas m'empêcher d'avoir de la peine. Enfin... qu'est-ce que tu veux? le jour où je me suis mariée,

j'ai bien cru que c'était pour la vie, que le bon Dieu m'entendait, et que je n'aurais jamais le droit de lui reprendre ma parole...

LEVEAU.

Des bêtises! des idées de femme! Cherche une bonne raison, cherche!

MADAME LEVEAU.

Il y en a une autre... qui est peut-être la même au fond. Je ne veux pas te perdre, voilà! Tu m'as bien torturée, et je ne parle pas seulement de mes jalousies, de mes nuits d'attente et de larmes; tu m'as fait le plus grand affront qu'on puisse faire à une femme, en t'éloignant de moi comme un objet de dégoût. Mais du moins, je me disais : « Je porte son nom, je suis toujours sa femme devant le monde, quoi qu'il fasse... Et peut-être qu'il me reviendra... un jour... quand il sera vieux. » Et maintenant, ce dernier lien, ce dernier petit espoir qui me donnait encore le courage de vivre, tu trouves que c'est trop, et tu veux me l'arracher? Non, non! c'est tout ce qui me reste à moi : je le garde!

LEVEAU.

Ainsi, tu refuses?

MADAME LEVEAU.

Absolument.

LEVEAU.

Mais, tête de bois, puisque je ne t'aime pas! puisque je te rends malheureuse! puisque je te trompe! puisque j'aime une autre femme!

MADAME LEVEAU.

Tu l'as déjà dit, et il faut que tu sois bien cruel pour le répéter.

LEVEAU.

Mais c'est toi qui es mauvaise et entêtée ! c'est toi qui me défies, qui me braves, et qui prends plaisir à m'exaspérer !

MADAME LEVEAU, stupéfaite.

Moi ?

LEVEAU.

Sans doute.

MADAME LEVEAU.

Deviens-tu fou ?... Comment ! c'est toi qui ne veux plus de moi, et c'est moi qui demanderais le divorce ? Demande-le, toi, puisque tu y tiens tant !

LEVEAU.

Eh ! tu sais bien que toi, je ne puis t'accuser de rien.

MADAME LEVEAU.

Malheureusement, n'est-ce pas ? En d'autres termes, j'ai été pendant vingt ans une épouse dévouée et fidèle à son devoir. Je ne te le fais pas dire.

LEVEAU.

Diable ! tu sais te défendre aujourd'hui ! Qu'est-ce qui a bien pu te donner tant d'idées ?

MADAME LEVEAU.

La douleur.

LEVEAU.

Tu refuses toujours ?

MADAME LEVEAU.

Je refuse.

LEVEAU

Et si je quittais la maison?

MADAME LEVEAU.

Je serais toujours ta femme. A cela, tu ne peux rien. Dieu est juste. Voilà que pour me venger de toi et te faire souffrir à ton tour, je n'ai qu'à continuer à remplir mon devoir, je n'ai qu'à rester ta femme, entends-tu bien ? ta femme, ta femme !

LEVEAU, étouffant de colère.

Ma femme ! ma femme ! Ah ! tiens !

Il lève les poings.

MADAME LEVEAU.

Frappe !

Leveau sort comme un fou.

SCÈNE VI

MADAME LEVEAU, seule.

Voilà donc où nous en sommes. Qui aurait jamais cru ?... Le divorce ? Oh ! cela, non, jamais, jamais !... Alors, quoi ? Il va quitter la maison, pour être encore plus à sa maîtresse. Et que fera-t-elle de lui ?... Ah ! cette femme ! C'est la première fois que je souhaite du mal à une créature... Je vois encore la rue, la porte de la maison... Elle est entrée cinq minutes après lui... J'ai attendu pendant deux heures ; et, malgré moi, je me figurais... je voyais... (Cri de douleur.) Ah !... Et cela recommencerait... qui sait ? peut-être tous les jours ? Si je pouvais ?... Qui donc peut m'aider, me défendre ? Mais son mari est donc aveugle !... (Soudainement.) Son mari ? mais il a le même intérêt que moi, son mari... Bête que je suis ! comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? (Très vite, elle s'assied à la table qui est au milieu du théâtre, prend du papier

et écrit :) « Votre femme est la maîtresse de M. Leveau... » (Elle continue à écrire pendant quelques secondes.) L'adresse, maintenant. « Monsieur le marquis de Grèges. »

Elle met la lettre dans l'enveloppe, puis va pour sonner, en laissant la lettre sur la table. Leveau rentre à ce moment-là. Madame Leveau, surprise, a un regard effrayé vers la table ; mais Leveau y arrive avant elle, prend la lettre, l'ouvre et la lit.)

SCÈNE VII

LEVEAU, MADAME LEVEAU.

LEVEAU, croisant les bras.

C'est très bien. Tous mes compliments. Sais-tu ce que tu as fait là ?

MADAME LEVEAU.

Je n'ai rien fait de mal. Je voulais que le marquis ait l'œil sur sa femme, qu'il vous gêne, qu'il vous empêche de vous rencontrer. Ça a manqué ; tant pis pour moi !

LEVEAU.

Mais, malheureuse, sais-tu ce qui serait arrivé s'il avait reçu ta lettre ?

MADAME LEVEAU.

Quoi ?

LEVEAU.

Oh ! presque rien. Le marquis est de première force à l'épée, et comme je n'ai pu, moi, fréquenter la salle d'armes que sur le tard... toujours grâce à toi, soit dit en passant...

MADAME LEVEAU.

Eh bien ?

LEVEAU.

Il m'aurait tué. C'est ce que tu voulais probablement...

MADAME LEVEAU, simplement.

Mais tu ne te serais pas battu.

LEVEAU.

Comment ?

MADAME LEVEAU.

Mais non.

LEVEAU.

Pourquoi ne me serais-je pas battu ?

MADAME LEVEAU.

Mais parce que... ça n'a pas de bon sens. Parce que... un homme raisonnable, bien posé... Enfin, qu'est-ce que tu veux ? Je n'ai même pas songé à ça; je ne te voyais pas te battant en duel. Ça ne se fait pas dans notre monde, ces choses-là.

LEVEAU.

Voilà où tu en es ! Dans notre monde ! Je suis de tous les mondes, moi, apprends-le ! Alors tu te figures qu'il n'y a que les gens titrés qui se battent ? Tu es étonnante, ma parole ! De deux choses l'une : en écrivant cette lettre, ou tu as voulu ma mort, ou tu m'as pris pour un lâche.

MADAME LEVEAU.

Il n'y a pas de lâcheté à être raisonnable.

LEVEAU.

Mais c'est qu'elle ne comprend pas ! Et voilà vingt ans qu'elle ne comprend pas ! Ainsi, d'après toi, quand le marquis m'aurait provoqué, j'aurais dû lui dire :

« Monsieur le marquis, c'est bien de l'honneur que vous me faites; mais ce que vous me proposez là, ça ne se fait pas chez nous, et je suis de trop petite race pour croiser le fer avec un gentilhomme. » (Se montant.) Ah! tiens, ce sont des idées comme celles que tu viens d'exprimer, qui, lorsque je les rencontre chez des tartufes ou des brutes résignées, me mettent hors de moi, me font souhaiter l'achèvement logique et complet de la Révolution (car ça n'est pas fini!), le socialisme, l'anarchie, tout! un chambardement général... où mes millions passeraient, tant pis!... Oui, je suis autant qu'un marquis! Oui, nous leur avons pris tous leurs privilèges, y compris celui de la vie élégante et celui du point d'honneur. Nous ne leur avons même pas laissé le privilège de leurs préjugés et de leurs vices! (Reprenant son sang-froid et blaguant un peu.) Et c'est peut-être ça au fond, la démocratie... Mais revenons à notre affaire. Ce que tu as fait, sais-tu comment cela s'appelle?

MADAME LEVEAU.

Adolphe, épargne-moi, je t'en prie. Tu as plus d'esprit que moi et je ne saurais pas répondre. Je ne savais plus ce que je faisais, j'étais folle... Mais enfin, c'est toi qui en étais cause, et, quand on se sent perdu, on se défend comme on peut.

LEVEAU.

Tu m'entendras jusqu'au bout. Ce que tu as fait, cela s'appelle une dénonciation anonyme, c'est-à-dire une des actions les plus viles...

MADAME LEVEAU.

Ça dépend.

LEVEAU.

Une des actions les plus viles, je le répète, et les plus

lâches qu'on puisse commettre... Eh bien, je suis tenté de t'en remercier (Il tire la lettre de sa poche.) Ce petit papier-là, vois tu! Je ne le donnerais pas pour cent mille francs.

MADAME LEVEAU.

Alors, garde-le.

LEVEAU.

Certes, je le garde. Je te priais tout à l'heure de demander le divorce. Or, grâce à ce billet, les rôles sont changés : c'est moi qui peux le demander maintenant, le divorce, et contre toi.

MADAME LEVEAU, accablée et comme indifférente.

Comment ça?

LEVEAU.

Ce billet renferme une accusation calomnieuse...

MADAME LEVEAU.

Tu sais bien que non.

LEVEAU.

Indémontrable, si tu veux, et qui constitue une injure grave contre moi. Une telle injure est une cause plus que suffisante de divorce; tous les hommes de loi te le diront.

MADAME LEVEAU.

Je ne te crois pas.

LEVEAU, très violent.

Tu ne me crois pas? Alors c'est toi qui vas m'enseigner la loi? A moi qui la fais!

MADAME LEVEAU.

Je ne te crois pas. A quoi bon te mettre en colère?

LEVEAU, se calmant.

Je ne me mets pas en colère. Je suis très calme et je vais le prouver. Je ne demanderai pas le divorce contre toi, bien que, je le répète, je sois sûr de l'obtenir. Que tu me croies ou non, cela m'est égal... Ce n'est pas pour avoir ta reconnaissance que je t'épargne, c'est par générosité; c'est aussi en souvenir d'une union qui n'a pas eu que de mauvaises heures. Je ne veux pas que nous nous quittions comme deux ennemis, et j'ai une transaction à te proposer.

MADAME LEVEAU.

Ah! mon Dieu, tu me fais peur.

LEVEAU.

Marguerite aime toujours Deslignières?

MADAME LEVEAU.

Oui.

LEVEAU.

Et réciproquement. Deslignières m'a encore demandé sa main l'autre jour... pour la cinquième fois. Il la prendra dans n'importe quelles conditions. Tu désires, toi, ce mariage ?

MADAME LEVEAU.

De tout mon cœur. Deslignières est un très brave et très honnête garçon.

LEVEAU.

Deslignières est un des êtres qui me sont le plus profondément antipathiques. C'est donc un grand sacrifice que je vais faire. Mais puisqu'il s'agit du bonheur de ma fille... Voici ce que j'avais à te dire. Consens à de-

mander le divorce, et je consentirai, moi, au mariage de Marguerite avec Deslignières.

MADAME LEVEAU.

Mais c'est abominable, ce que tu me proposes là?

LEVEAU.

En quoi?

MADAME LEVEAU.

Mais parce que... parce que... Ah! quel malheur de ne jamais savoir dire!... Enfin... c'est comme si tu voulais que ta fille ne soit contente qu'à la condition que sa mère soit malheureuse. Oserais-tu le lui dire, à elle?

LEVEAU.

Il n'est pas nécessaire de le lui dire.

MADAME LEVEAU.

Je le lui dirai, moi.

LEVEAU.

Tu ne feras pas ça.

MADAME LEVEAU.

Si, je le ferai.

LEVEAU.

Ainsi, tu refuses encore cet arrangement?

MADAME LEVEAU.

Si je refuse!

LEVEAU.

Tu n'aimes pas ta fille.

MADAME LEVEAU.

Ne dis donc pas de bêtises.

LEVEAU.

Marguerite est malade, je t'en préviens ; plus malade que tu ne crois.

MADAME LEVEAU.

Ce n'est pas toi, je suppose, qui vas me renseigner sur sa santé. Marguerite est un peu fatiguée, mais ce n'est rien de grave. Si elle est quelquefois triste, c'est à cause de ce qui se passe ici, entre son père et sa mère. Quant à Deslignières, elle pense toujours à lui, c'est vrai. Mais Marguerite n'est pas une fille à passions. Elle a attendu un an ; elle attendra bien encore jusqu'à sa majorité.

LEVEAU.

C'est long, deux ans, quand on souffre.

MADAME LEVEAU.

Je te conseille de faire l'homme sensible. Marguerite ne souffrira pas. Elle est raisonnable ; elle a un fond de bonne humeur et de moquerie... Elle laissera le temps couler.

LEVEAU.

Enfin, c'est non ?

MADAME LEVEAU.

C'est non, non et non. Le divorce, jamais, entends-tu ? jamais, à aucun prix.

LEVEAU.

Réfléchis encore.

MADAME LEVEAU.

C'est tout réfléchi. Cette idée-là, vois-tu, c'est peut-être le plus grand signe que tu aies donné de ton mauvais cœur.

LEVEAU.

Réfléchis tout de même. (Avant de sortir.) Je vais t'envoyer ta fille.

SCÈNE VIII

MADAME LEVEAU, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Eh bien, maman?

MADAME LEVEAU.

Ah! ma pauvre Margot, si tu savais! C'est plus cruel que tout ce que je pouvais prévoir.

MARGUERITE.

Quoi donc?

MADAME LEVEAU.

Il a osé me parler de divorce.

MARGUERITE.

Oh!

MADAME LEVEAU.

Il a osé me dire en face qu'il aimait cette femme. Et sais-tu le marché qu'il m'a proposé, pour m'obliger à faire ce qu'il veut? Il m'a offert, en échange, de consentir à ton mariage avec Deslignières.

MARGUERITE.

Et... qu'as-tu dit ?

MADAME LEVEAU.

Tu penses bien que j'ai refusé. Ah ! non, il ne l'obtiendra jamais de moi, son divorce, c'est-à-dire sa liberté, la liberté de vivre avec cette femme. Non, je n'accepterai pas cette honte. Je ne sais pas si c'est parce que je le hais ou parce que je l'aime encore, mais jamais je ne la lui rendrai, sa liberté, jamais ! Il me quittera; je vivrai seule, abandonnée... mais il aura beau faire, je resterai l'épouse. Voilà ce que je lui ai répondu.

MARGUERITE.

Tu as bien fait, maman. Garde, défends tes droits. En te défendant, c'est lui aussi que tu défends contre lui-même. Et s'il te quitte, va, tu ne seras pas seule. Nous irons toutes deux, là-bas, dans ta vieille maison natale. Nous n'y serons pas malheureuses, tu verras. J'en ai assez de Paris ! On n'y a jamais le cœur ni l'esprit tranquilles, on y désire des choses... Là-bas nous serons bien... Ce mariage ne se faisant pas, je ne me marierai jamais. Et au fond, cela va mieux à mes goûts et à mon caractère... Je resterai auprès de toi, ma chère maman, toujours... toujours !

Elle s'est laissée peu à peu glisser dans les bras de sa mère et fond en larmes.

MADAME LEVEAU, stupéfaite; elle prend entre ses mains le visage de Marguerite, et l'écarte pour le mieux voir.

Quoi ! tu pleures ! tu souffres à ce point, toi ! toi mon enfant !... Alors, ta mauvaise mine, ta pâleur, ton dépérissement, c'était donc ça ?...

MARGUERITE, essuyant ses yeux.

Mais non, maman, mais non!... Je me suis assez souvent moquée des jeunes filles romanesques et des amoureuses de théâtre. Ce n'est pas pour faire comme elles à présent. C'est à cause de toi, ce n'est pas à cause de moi que je pleurais. Je suis heureuse pourvu que tu me restes, très heureuse, je te le jure.

Elle recommence à pleurer.

MADAME LEVEAU.

Ma pauvre petite! (A elle-même.) Oh! non, non, c'est assez qu'il y en ait une qui souffre. (Emmenant doucement Marguerite.) Va, ma chérie, ma petite fille, va te reposer et tâche de dormir. (Se tournant vers la porte par où est sorti Leveau.) C'est entendu, Adolphe, c'est entendu. Tu l'auras ton divorce...

ACTE TROISIÈME

Chez le marquis de Grèges; un salon un peu sévère, hautes boiseries, portraits de famille, etc. — Portes de fond et de côté. — A gauche, une grande table chargée de journaux et de papiers.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

Ils sont assis à la grande table, chacun tenant un crayon et faisant des pointages.

LE MARQUIS, lisant un papier.

Enfin, dans les Deux-Sèvres, sur dix-huit conseillers généraux, onze réformistes, et, dans la Charente-Inférieure, neuf sur seize.

LA MARQUISE.

C'est tout?

LE MARQUIS.

C'est tout ce qu'on connaît jusqu'à présent; reste une vingtaine de départements dont on n'a pas encore de nouvelles. Mais ça va bien, ça va même très bien pour notre parti, le parti réformiste. (Consultant les papiers.) Sur... soixante et quelques départements, où le résultat est

connu, il y en a trente... trente-deux... trente-quatre où nos candidats ont la majorité.

LA MARQUISE.

Et ce qui est plus satisfaisant encore, c'est que, sur les deux cent quatre-vingts réformistes élus, les trois cinquièmes au moins sont des conservateurs.

LE MARQUIS.

Très bon signe, cela, très bon signe... Les conseils généraux, c'est la véritable expression des sentiments du pays. J'ai toujours attaché la plus grande importance aux élections des conseils généraux.

LA MARQUISE.

Le ministère va encore sauter.

LE MARQUIS.

Ce sera la troisième fois en sept mois.

LA MARQUISE.

Cela tient à ce qu'on a beau le changer, c'est toujours le même.

LE MARQUIS.

C'est pourtant toi, ma chérie, qui as eu cette idée si simple d'un parti des mécontents! Je croyais bien qu'il n'y avait plus rien à faire pour nous autres, qu'à cultiver nos terres et à regarder du haut de nos pigeonniers le joli gâchis que font les nouveaux venus... Le seul moyen de jouer encore un rôle, c'était évidemment de nous faire des alliés dans le camp ennemi. Mais il fallait trouver un joint... Tu l'as trouvé tout de suite, le joint. Et voilà que nous rebondissons, nous qu'on disait finis; voilà nos idées qui triomphent dans un bon tiers du pays...

LA MARQUISE.

Un peu mêlées pour l'instant, nos idées. Mais bah ! on fera le triage plus tard.

LE MARQUIS.

Sais-tu que tu es une grande politique ?

LA MARQUISE.

Alors tu ne regrettes plus tes batteuses nouveau modèle, ni tes moutons perfectionnés ?

LE MARQUIS.

Ma foi, non ! Tu m'as fait connaître un sport nouveau. Très amusant, mes dernières tournées dans les communes rurales : « Messieurs, moi aussi je suis un fils de la terre, un cultivateur, un paysan... » comme ça, sans façon, en molletières et en veste de chasse... Ça prenait très bien. Et me voilà devenu une façon d'homme politique, moi qui n'y avais jamais songé... Pourquoi ris-tu ?

LA MARQUISE.

Je songe à la figure que va faire Leveau.

LE MARQUIS.

Le fait est que ses amis sont assez mal partagés. Et je t'avouerai même que cela m'ennuie pour lui.

LA MARQUISE.

Oh! quand ça le dégonflerait un peu!... Une petite leçon ne lui ferait pas de mal.

LE MARQUIS.

Ma chère amie, je te trouve injuste pour Leveau. Il nous a rendu de grands services. Il en a rendu à notre

parti, et à nous aussi personnellement. Il m'a fait entrer dans deux ou trois affaires, — oh! irréprochables au point de vue de l'honnêteté, — qui m'ont permis d'élargir notre vie, de mettre autour de toi ce luxe que tu désirais tant... Et puis, il a, ma foi, de très belles chasses... Des ridicules, c'est vrai; éducation insuffisante... Mais enfin, je suis persuadé que c'est pour nous un très bon ami. Ce n'est pas ton opinion?

LA MARQUISE.

Si; et j'aime beaucoup, beaucoup, à te le voir défendre.

LE MARQUIS.

Mais c'est tout naturel.

LA MARQUISE.

En effet.

LE MARQUIS.

J'y suis d'autant plus porté que le pauvre homme est assez à plaindre en ce moment. Ça va mal chez lui, avec sa femme, à ce qu'il paraît. Tous les ménages ne sont pas comme le nôtre... Je ne sais pas de quel côté sont les torts. On dit que Leveau est coureur. Il est comme ils sont presque tous dans leur république de parvenus : à cinquante ans, il commence à jeter sa gourme. Il se peut aussi que sa femme n'ait pas assez de patience ou de raison... Bref, on parle de séparation, peut-être de divorce.

LA MARQUISE.

Oh! cela...

LE MARQUIS

Tu ne crois pas?

LA MARQUISE.

Je connais madame Leveau. Elle ne voudra jamais. Et comme il faut que ce soit elle qui le demande...

LE MARQUIS.

Une séparation serait déjà assez triste. Et puis, j'y songe, cela empêcherait sans doute encore le mariage de ce petit Deslignières, qui est un gentil garçon.

LA MARQUISE.

Rassure-toi, le mariage vient d'être décidé, et on l'annonce déjà officiellement.

LE MARQUIS.

Tant mieux! Mais c'est égal, sais-tu ce que tu devrais faire? Tu as de l'influence sur Leveau : tu devrais lui parler, lui conseiller un rapprochement, des concessions... pour sa fille... enfin, essayer de raccommoder son ménage.

LA MARQUISE.

Je le ferai, mon ami, je te le promets... quoique ces démarches-là soient toujours bien délicates.

LE MARQUIS.

Tu es la meilleure des femmes. Et tu ne peux pas t'imaginer combien je t'aime et combien je te suis reconnaissant. Oui, reconnaissant! Tu es mon amie dévouée, ma conseillère. ma providence. Tu as éveillé en moi une activité et même des ressources d'esprit que je ne me connaissais pas. Mes succès de ces derniers temps, l'accroissement de ma situation politique, tout cela m'est venu de toi...

LA MARQUISE, à part.

Tiens, j'ai déjà entendu ça.

LE MARQUIS, continuant.

Enfin, je suis un peu ton œuvre... Ne dis pas non, car cela me rend bien heureux.

Il l'embrasse.

SCÈNE II

LES MÊMES, LEVEAU.

LEVEAU, surpris et maussade.

Je dérange une scène d'intérieur?

LE MARQUIS.

Mon Dieu, oui. C'est très bourgeois, ce que nous faisons là.. tenez, voici les dépêches... mais, parbleu, je n'en rougis point. Je n'ai point de honte à confesser que j'aime ma femme, qu'elle est une perfection, la compagne la plus sûre et la plus dévouée, et qu'elle m'a fait tout ce que je suis.

Il remue des papiers. Leveau s'assied à la table, près de la marquise.

LEVEAU, bas, à la marquise.

Qu'est-ce que ça veut dire?

LA MARQUISE, de même.

Ah! laissez-le donc être aimable aujourd'hui; pour une fois que cela lui arrive, il ne faut pas me le reprocher.

LEVEAU rassérené, de même.

Odette, j'ai absolument besoin de vous parler.

LA MARQUISE, de même.

Patience, tout à l'heure.

LEVEAU, de même.

Dites donc, c'est drôle, ce qu'il vient de dire.

LA MARQUISE, de même.

Quoi ?

LEVEAU, de même.

Que vous l'avez fait... ce qu'il est.

LA MARQUISE, de même.

Vous savez que je n'aime pas ces plaisanteries-là...

LE MARQUIS, à Leveau.

Eh bien, vous voyez quel succès ! nous avons déjà la majorité dans plus de trente départements.

LEVEAU, consultant les papiers d'un air détaché.

Diable ! il y a bien des réactionnaires.

LE MARQUIS, conciliant.

Oh ! il y a aussi pas mal de républicains.

LA MARQUISE.

Et puis, du moment qu'ils sont tous réformistes.

Un domestique apporte de nouvelles dépêches.

LE MARQUIS, les parcourant.

Voici des adresses des comités départementaux. (Lisant.) « Félicitations... immense succès... confusion de nos ennemis... Ces élections affirment le triomphe des idées révolutionnaires. Le parti conservateur est dans la consternation. » Hein ?

LEVEAU, lisant une autre dépêche.

« Le parti radical est dans la consternation. Ces élections affirment le triomphe des idées conservatrices chères à la majorité du pays. »

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que vous voulez? Chacun comprend à sa façon... Une lettre pour vous, Leveau.

LEVEAU, lisant.

Elle est forte, celle-là. C'est un évêque qui m'envoie sa bénédiction. C'est signé : « Placide, évêque de Tarascon. »

LE MARQUIS, lisant une autre lettre.

Moi, je reçois les félicitations de la Libre-Pensée de Romorantin.

LA MARQUISE.

Si cela ne prouve peut-être pas la clarté de notre programme, cela en prouve au moins la largeur... Mais, puisque le succès est dès maintenant assuré, si nous rédigions tout de suite la lettre de remerciements aux électeurs? Ce serait autant de fait, et vous n'auriez plus qu'à la soumettre demain au Comité central.

LE MARQUIS.

Bonne idée! Dictez, vous, Leveau. La marquise tiendra la plume.

LEVEAU, dictant.

« Citoyens!... »

LE MARQUIS.

Vous n'aimeriez pas mieux « Messieurs »?

LEVEAU.

Je vous ferai remarquer que, dans les circulaires précédentes, nous ne les avons pas appelés Messieurs.

LE MARQUIS.

Oui, mais à présent?

LA MARQUISE.

Pourquoi ne pas continuer à les appeler « électeurs »? C'est le mot qui avait été adopté par le Comité central. C'est un compromis entre Messieurs et Citoyens. Vous ne trouverez rien de mieux.

LEVEAU.

Ça dépend des régions. Enfin, va pour électeurs. (Dictant.) « Électeurs! Votre dernier vote est la condamnation définitive et sans appel des hontes et des chinoiseries néfastes du parlementarisme... »

LE MARQUIS.

Très bien!

LEVEAU, dictant.

« ...D'une politique d'intrigues, de tracasseries, de népotisme et de tripotages financiers. »

LE MARQUIS.

Très bien!

LEVEAU, dictant.

« Vous venez de manifester hautement en faveur des principes vraiment républicains... »

LE MARQUIS.

Vous ne préféreriez pas : « des principes conservateurs »?

LEVEAU.

Mais ça n'est pas la même chose! Remarquez que je vous fais déjà une concession. Je dis : « vraiment républicains ».

LA MARQUISE.

Alors « vraiment républicains » est moins fort que « républicains » tout seul?

LEVEAU.

Évidemment!

LE MARQUIS.

Mon cher ami, nous ne pouvons pas accepter « républicains ».

LEVEAU.

Ni nous « conservateurs ».

LA MARQUISE.

Voulez-vous « démocratiques » ?

LE MARQUIS.

Si on mettait : « sagement démocratiques » ?

LEVEAU.

Vous savez bien que « sagement démocratiques » veut dire pour tout le monde « réactionnaires » !

LA MARQUISE.

Cherchons autre chose... Si nous écrivions tout simplement : « en faveur des idées libérales » ?

LEVEAU.

Libérales?... hum! soit; mais alors qu'on ajoute : « et révolutionnaires ».

LE MARQUIS.

Mais, c'est le contraire !

LEVEAU.

Tant mieux ! Il y en aura pour toutes les opinions... Voulez-vous : « pacifiquement révolutionnaires » ? C'est ma dernière concession.

LE MARQUIS, après avoir consulté la marquise du regard.

Nous ne pouvons pas. Il ne faut pas que le mot « révolution » soit dans la phrase.

LA MARQUISE.

Que dirait Placide, évêque de Tarascon ?

LEVEAU.

Mais s'il ne s'y trouve pas, que dira la Libre-Pensée de Romorantin ?

LA MARQUISE.

Cherchons un autre adverbe... Mettons par exemple : « idées résolument libérales ».

LEVEAU.

Ça ne veut rien dire !

LA MARQUISE.

Alors, ça ne peut rien vous faire. Voyons, soyez aimable, acceptez ma rédaction.

LEVEAU.

Soit ; mais la phrase est trop courte comme ça ; il faudrait l'arrondir un peu.

LA MARQUISE.

Ajoutons : « qui sont les agents du véritable progrès ».

LE MARQUIS.

Moi, j'aimerais mieux : « les facteurs », c'est lus.

Il complète sa pensée par un geste.

LA MARQUISE, écrivant.

« Les facteurs du véritable progrès ». Ça va comme ça ?

LEVEAU.

Ben, oui ! Mais, qu'est-ce que vous voulez ? « libérales » me gêne un peu. Au fond, c'est un mot centre-gauche.

LA MARQUISE.

C'est pourtant un mot qui vient de liberté.

LEVEAU.

Il y a liberté et liberté.

LA MARQUISE.

C'est vrai. Il y a pour chaque homme la sienne, et il y a celle des autres. On voit des gens qui ne tiennent pas énormément à la seconde.

LEVEAU.

C'est vous, ces gens-là.

LE MARQUIS.

C'est plutôt vous, mon cher Leveau.

LA MARQUISE.

Enfin, on ne sait plus au juste.

Un domestique apporte de nouvelles dépêches.

LE MARQUIS, les parcourant.

Très bon ! excellent !... Ah !... Je ne vous cacherai pas, mes amis, que je suis nommé dans mon canton à l'unanimité des suffrages exprimés.

LA MARQUISE.

Tous mes compliments, mon ami.

LEVEAU.

Et tous les miens... Voyons. (Il prend les dépêches.) Diable! Diable ! vos candidats ont décidément la veine. La République perd du terrain ; il n'y a pas à se le dissimuler.

LA MARQUISE.

Nos candidats sont les vôtres, cher monsieur. Ce n'est pas comme conservateurs, c'est comme réformistes qu'ils sont élus.

LEVEAU.

Enfin, ils le sont. Pas encore de nouvelles de mon département?

LE MARQUIS.

Non ; mais cela ne tardera pas. On nous apporte les dépêches en même temps qu'au ministère. Au reste, vous n'avez pas d'inquiétude à avoir, vous.

LEVEAU.

Oh ! moi, non. Mais, avec tout cela, c'est vous qui triomphez, il n'y a pas à dire.

LA MARQUISE.

C'est nous et c'est vous, cher monsieur. C'est vous notre chef; c'est vous qui avez fondé et organisé le parti. Notre voix la plus éloquente, c'est vous. Ces élections sont votre œuvre, et tout l'honneur vous en revient. Et, quant à nous, nous vous en sommes profondément reconnaissants.

LE MARQUIS, bas, à la marquise.

C'est très gentil, ce que tu fais là.

LA MARQUISE, *continuant.*

Et tenez, je serai franche. Il se peut que notre part proportionnelle, à nous conservateurs, dans ce premier succès, soit plus forte que nous ne l'avions prévu. Je l'admets un instant pour vous dire : — Eh bien, quand même?

LEVEAU.

Quoi, quand même?

LA MARQUISE.

Oui, quand même le parti réformiste tendrait à se confondre — je ne dis pas tout de suite — avec le parti conservateur, en quoi cela vous atteindrait-il? et pourquoi ne resteriez-vous pas un de nos chefs? Pourquoi, enfin, ne seriez-vous pas franchement des nôtres? Nous vous admirons, nous vous aimons; vous aurez chez nous une situation considérable, sans compter la gloire d'avoir fait quelque chose de neuf, de hardi, d'original.

LEVEAU.

Oh! marquise, ce n'est pas si neuf ni si original que ça de changer d'opinion. Je vous assure que ça s'est déjà vu.

LA MARQUISE.

Ne raillez pas : je vous parle très sérieusement, et j'ose ajouter : en amie.

LEVEAU.

Mais mon passé... mes principes.

LA MARQUISE.

Eh! mon Dieu, ce n'est pas par leurs opinions, changeantes comme les événements, que les hommes se classent : c'est par quelque chose de plus durable, par

l'ensemble de leurs sentiments, par leurs goûts, leur éducation, leur genre de vie. Au-dessus de cinquante mille francs de rente (et je pourrais prendre un chiffre beaucoup plus bas) tous les hommes pensent, au fond, de même en politique. Seulement, ils n'ont pas tous intérêt à l'avouer. Pour vous, l'aveu est déjà à moitié fait. Pourquoi ne pas aller jusqu'au bout? En somme, vous vivez de notre vie; vous êtes beaucoup plus près de nous, vous avez beaucoup plus d'idées et de sentiments en commun avec nous qu'avec vos collègues de la gauche ou de l'extrême-gauche. Vous savez très bien qu'en réalité nous sommes plus libéraux qu'eux, et que nous aussi, mon Dieu! nous aimons le peuple... Vous n'avez, pour achever de vous rallier à nous, qu'à abandonner certaines formules dont vous connaissez le vide: mais vous resterez fidèle à toutes les idées qui vous sont réellement chères.

LE MARQUIS.

Elle a raison.

LEVEAU.

Le fait est que ce ne serait pas un changement d'opinion proprement dit, mais plutôt un changement d'orientation.

LA MARQUISE.

C'est cela, c'est tout à fait cela. Un bon mouvement, voyons! Est-ce si difficile d'aller du côté où tout vous pousse! Oui, tout; car il n'est pas jusqu'à cet échec partiel infligé par les électeurs à vos amis, qui ne doive contribuer finalement à vous grandir.

LEVEAU.

Comment cela?

LA MARQUISE.

Sans doute. Nous nous souviendrons que nous en sommes cause, que nous vous avons compromis; et nous nous appliquerons à vous le faire oublier. Vous êtes d'autant plus à nous, que nous sommes vos obligés. Nous vous garderons de force, s'il le faut, pour vous dédommager, pour vous témoigner notre reconnaissance. Si vous saviez comme tout le parti vous sait gré de ce que vous avez fait pour lui! Et vous l'avez fait si bravement, si galamment, avec tant de désintéressement et d'élégance!

LEVEAU, avec intention.

Mais vous, marquise, vous personnellement, m'en saurez-vous gré ?

LA MARQUISE, elle lui tend la main.

Certes, mon ami.

SCÈNE III

Les Mêmes, DESLIGNIÈRES.

DESLIGNIÈRES, il serre la main de la marquise et du marquis et fait un mouvement vers Leveau qui se détourne.

Quelles nouvelles?

LA MARQUISE.

Majorité réformiste dans trente-cinq départements.

LEVEAU, à Deslignières.

Ça vous ennuie, hein?

DESLIGNIÈRES.

Attendez. (Au marquis.) Et cette majorité, comment se décompose-t-elle ?

LE MARQUIS.

Il y a, jusqu'à présent, un peu plus de conservateurs que de républicains ; mais on n'a pas encore les résultats complets.

LEVEAU, à Deslignières.

Et puis, qu'est-ce que ça peut vous faire, à vous?

DESLIGNIÈRES.

En effet. J'ai l'avantage d'appartenir à un tout petit parti qui ne peut guère avoir d'autre occupation que de marquer les coups échangés par les autres. Et j'avoue que je m'amuserais au spectacle, si je ne songeais que le pays en fait les frais. Heureusement...

LEVEAU.

Heureusement quoi?

DESLIGNIÈRES.

Heureusement, j'espère que cette fois la pièce sera courte. Vos amis et ceux du marquis sont unis par des négations. Quand viendra le moment d'affirmer et d'agir...

LEVEAU.

Eh bien?

DESLIGNIÈRES.

Chacun tirant à soi, la couverture craquera... et tout ira comme avant, c'est-à-dire... seulement assez mal.

LEVEAU.

Quel âge avez-vous ?

DESLIGNIÈRES.

L'âge que je peux. Bientôt trente ans.

LEVEAU.

C'est prendre un peu tôt ce rôle de philosophe et de donneur de leçons.

DESLIGNIÈRES.

Il faut bien que la sagesse soit quelque part. Et les hommes mûrs sont si follement jeunes au temps où nous sommes!... Il y aurait une jolie étude de mœurs à écrire : « De la jeunesse des hommes de cinquante ans et au delà sous la troisième République et, par suite, de l'influence des femmes, et le plus souvent des petites femmes, sur la politique intérieure. »

LEVEAU, à part.

Pédant, va!

Un domestique entre.

LE MARQUIS.

Ah! voici d'autres dépêches.

LEVEAU.

Voyons si mon département s'y trouve cette fois.

Pendant que le marquis et Leveau dépouillent les dépêches, la marquise amène Deslignières vers le milieu de la scène.

LA MARQUISE.

Vous n'avez pas trente ans et vous dédaignez l'action! N'est-ce pas pourtant le plus grand plaisir? C'est duperie, à votre âge, de vous retrancher dans ce rôle de spectateur... Pourquoi ne pas venir à nous? En somme, vous êtes si près de nous par vos opinions...

DESLIGNIÈRES.

Il est certain que Leveau paraissait beaucoup plus

loin de vous par les siennes ; seulement, il n'y tenait pas. Moi, je tiens aux miennes. Je suis tout près de vous, si vous voulez ; mais je reste où je suis.

LA MARQUISE.

Je n'ai pas le loisir de vous convaincre aujourd'hui. Mais venez donc me voir plus souvent. Vous m'intéressez beaucoup.

DESLIGNIÈRES.

J'ai peur de vous, marquise.

LA MARQUISE.

Pourquoi ?

DESLIGNIÈRES.

Parce que vous êtes une terrible manieuse d'hommes.

LA MARQUISE.

Moi !

DESLIGNIÈRES.

D'autant plus terrible qu'il vous arrive quelquefois de les dompter, de les mater, de les asservir par amour de l'art, et même quand votre intérêt n'y est plus.

LA MARQUISE.

Qu'entendez-vous par là?

DESLIGNIÈRES.

Rien ; mais les sages vous diront, marquise, qu'il ne faut jamais abuser de son pouvoir, ni pousser personne à bout, et qu'un certain excès d'habileté peut devenir maladresse...

LA MARQUISE, ironique.

Très neuf. Vous êtes un grand moraliste.

DESLIGNIÈRES.

Oh! non, mais je voudrais être un bon gendre.

LA MARQUISE.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

Elle quitte Deslignières et retourne s'asseoir à la grande table, à gauche.

DESLIGNIÈRES.

Monsieur Leveau?

LEVEAU.

Quoi?

DESLIGNIÈRES.

Voulez-vous m'accorder ce que vous ne refuseriez pas au premier venu?

LEVEAU, se levant.

Voyons?

DESLIGNIÈRES.

Donnez-moi cinq minutes d'audience. J'ai quelque chose à vous dire.

LEVEAU.

Soit; mais faites vite.

Deslignières l'emmène à droite de la scène, pendant que le marquis et la marquise sont occupés à pointer et à écrire.

DESLIGNIÈRES.

Vous ne me demandez pas comment elles vont?

LEVEAU.

Qui?

DESLIGNIÈRES.

Votre femme et votre fille.

LEVEAU.

Laissons ma femme. Quant à ma fille, je n'en suis pas en peine. Comme ce sot mariage fait sa joie, je suis bien sûr qu'elle va le mieux du monde.

DESLIGNIÈRES.

En effet. Je les ai vues hier à la campagne où elles se sont retirées. Mademoiselle Marguerite m'a prié de vous dire qu'elle espère toujours que vous ne laisserez point prononcer ce divorce.

LEVEAU.

Oh! cela... Passons à autre chose, si vous voulez.

DESLIGNIÈRES.

Pour moi, je vous remercie d'avoir, de votre propre mouvement, donné une dot fort convenable à votre fille. Vous savez que je ne demandais rien; et je n'y avais aucun mérite, étant assez riche pour deux. Mais cela vaut mieux ainsi. Elle-même aimera mieux cela... Et vous, êtes-vous satisfait? Je vous assure que c'est un allié qui vous parle. Ne soyons plus ennemis, voulez-vous? Après tout, je vais être votre gendre, et je n'ai point envie d'être un parent dénaturé. Puisque nous nous réconcilierons certainement quand vous serez grand-père, pourquoi ne pas nous réconcilier tout de suite? Commençons donc à causer de bonne amitié... Ces élections, en êtes-vous content?

LEVEAU.

Elles sont excellentes, ces élections.

DESLIGNIÈRES.

Pas pour vous, et vous le savez bien. On dit...

LEVEAU.

Hé! je me moque bien de ce qu'on dit!

DESLIGNIÈRES.

On dit (et ce n'est pas moi qui parle) que vous avez fait sans vous en douter le jeu de la droite, en particulier de M. de Grèges. On se demande ce que vous avez retiré, vous, de cette alliance. On dit que vous vous êtes donné beaucoup de mal pour ruiner votre situation politique et grandir celle du marquis...

LEVEAU.

Connu, mon cher! Vous venez trop tard; on me l'a déjà faite, celle-là. Mais regardez-moi donc! Est-ce que j'ai l'air d'un bonhomme que l'on prend pour dupe? Et si j'ai des raisons particulières pour agir comme j'ai fait? Cet accroissement de situation du marquis... et de sa femme, si je l'avais prévu? si je l'accepte? si je m'en réjouis? s'il me plait de faire du bien à ceux que j'aime?

DESLIGNIÈRES, à part.

C'est plus grave que je ne pensais. (A Leveau.) Eh bien, vous pouvez vous vanter d'être désintéressé, vous!

LEVEAU.

Je ne suis pas désintéressé. Me prenez-vous pour un imbécile?

DESLIGNIÈRES.

Alors je ne comprends plus.

LEVEAU.

Vous n'avez pas besoin de comprendre.

DESLIGNIÈRES.

Si fait, j'en ai besoin. Je vois qu'on a détruit tout ce

qu'on a pu autour de vous, bouleversé votre vie, brisé votre foyer... Je regrette bien d'être obligé de vous dire cela ici ; mais, comme il m'est impossible de vous joindre ailleurs... je prends cela sur moi...

LEVEAU.

Allez !

DESLIGNIÈRES.

Or, tandis que vous voilà seul, tout seul, renié par vos anciens partisans, suspect à tout le monde...

LEVEAU.

Allez, allez toujours !

DESLIGNIÈRES.

Je vois vos nouveaux amis s'élever et prospérer à vos dépens ; je vois qu'ils ont tout, succès public, ambitions satisfaites, fortune, bonheur intime...

LEVEAU.

Bonheur intime ? Vous croyez ça, vous ?

DESLIGNIÈRES.

Mais je répète ce que dit tout Paris, et ce que vous diront, notamment, tous les habitués de la maison. Tout le monde sait que le ménage dont nous parlons est non seulement le plus correct, mais le plus solidement uni ; que le marquis adore sa femme et qu'elle a pour lui l'affection la plus sérieuse... et la plus active.

LEVEAU.

Eh bien, mon cher, tout le monde se trompe... Et j'ai quelques raisons de le savoir.

DESLIGNIÈRES.

On vous a fait entendre ça ?

LEVEAU.

Ne m'en faites pas dire plus long que je ne veux.

DESLIGNIÈRES.

Et vous l'avez cru ?

LEVEAU.

Pourquoi me l'aurait-on dit ?

DESLIGNIÈRES.

C'est la manie des femmes, de certaines femmes du moins, de se donner pour des victimes et de dire du mal de leur mari. Les hommes sont si candides ! Ça les attendrit, et en même temps, ça leur donne de l'espoir... Mais cela n'empêche pas la marquise d'aimer son mari — à sa façon ; et elle le prouve assez.

LEVEAU.

Hé ! sapristi ! si elle aimait son mari... (A part.) Dieu ! que c'est bête, de ne pas pouvoir lui dire...

DESLIGNIÈRES.

La marquise est une femme charmante. Mais il y a quelqu'un qu'elle aime de tout son cœur et par-dessus tout, et pour qui elle travaille avec un zèle merveilleux : c'est elle-même. Et ce qu'elle aime le plus après elle, c'est son mari : d'abord parce qu'il ne lui déplaît point, et puis parce qu'elle porte son nom. Elle veut qu'on soit à elle ; mais elle n'est jamais à personne, pas même dans les instants où tout le monde perd la tête, — si toutefois elle accorde de ces instants-là à d'autres qu'au marquis, ce que j'ignore. Ce qu'elle prend, elle le tient bien, et elle rend le moins possible en échange. Voilà tout.

LEVEAU.

Et d'autres termes, c'est une femme supérieure. Je suis bien aise de vous l'entendre dire... Mais moi... Enfin, je sais ce que je sais... Écoutez : Il peut arriver qu'un homme ait voulu le pouvoir, la renommée et l'argent. et qu'un beau jour, ce qu'il veut, ce soit une femme. Ce jour-là, c'est sottise de lui dire qu'il est dupe si, lui, il aime mieux cette femme que l'argent et que le pouvoir, — surtout quand il n'a tout à fait perdu ni l'un ni l'autre.

DESLIGNIÈRES.

C'est parce qu'il n'a pas tout perdu qu'il est encore temps de l'avertir. Et je le fais bien affectueusement, je vous assure.

LEVEAU.

Grand merci de l'intention... Mais vous apprendrez prochainement des choses qui vous étonneront peut-être.

DESLIGNIÈRES.

Je souhaite forte d'être étonné. Car ce qui m'étonnera, c'est que vous n'ayez rien à regretter, mon cher beau-père.

LEVEAU.

Au revoir. Je ne vous en veux pas.

DESLIGNIÈRES.

Ça, c'est un progrès. (A part.) Quelle sottise médite-t-il encore?. Enfin, j'ai fait mon devoir.

LEVEAU, préoccupé. Il retourne s'asseoir à la grande table. Bas, à la marquise.

Je vous ai dit que j'avais à vous parler...

LA MARQUISE, de même.

Mais, mon ami...

LEVEAU, de même.

Tout de suite; il le faut. Je vous en prie.

LA MARQUISE, bas, au marquis.

Mon ami, vous m'avez conseillé tout à l'heure d'avoir une conversation avec Leveau... sur ce que vous savez. Votre présence le gênerait peut-être. Voulez-vous nous laisser seuls un moment?

LE MARQUIS, de même.

Certainement, chère amie (Haut.) Vous qui êtes curieux, Deslignières... à propos des élections, venez donc un peu dans mon cabinet, j'ai des documents bien amusants à vous montrer.

Le marquis et Deslignières sortent.

SCÈNE IV

LA MARQUISE, LEVEAU.

LEVEAU.

Pourquoi ne l'avoir pas renvoyé plus tôt, méchante? J'ai tant de peine, vois-tu? à m'observer, à me contenir, quand je voudrais tant, mon Odette, t'avoir toute à moi, te regarder à mon aise, t'envelopper dans mes bras, te respirer...

Il veut respirer la nuque de la marquise et la prendre par la taille; elle se dérobe.

LA MARQUISE, à part.

Cette rage de tutoiement! (Haut.) Prenez garde, je vous en prie.

LEVEAU.

Vous avez peur qu'on ne nous écoute?

LA MARQUISE.

Non, mais qu'on ne nous entende.

Pendant toute la scène, elle est inquiète, a peur d'être surprise.

LEVEAU.

Je vous aime tant!

LA MARQUISE.

Je croyais que vous aviez quelque chose à me dire?

LEVEAU.

Est-ce ma faute, lorsque je te vois... (Mouvement de la marquise.)... lorsque je vous vois... si j'oublie le reste du monde?... Enfin, voici... Ma femme a demandé contre moi le divorce.

LA MARQUISE, d'un air d'étonnement profond.

Vraiment?

LEVEAU.

Comment elle a pu s'y décider, je vous le conterai plus tard. Je dois lui rendre cette justice, que la pauvre femme s'est montrée très raisonnable, très accommodante. Votre nom n'a pas été prononcé. Elle a consenti à ne se servir que d'un petit dossier que j'avais préparé depuis longtemps... des lettres de cabotines, d'insignifiantes liaisons d'autrefois. Grâce à des amis que j'ai, l'affaire a été menée rapidement et sans tapage. Dans

quinze jours, au plus tard, le divorce sera prononcé. Dans quelques jours je serai libre. Libre d'être entièrement à vous, et libre bientôt de vous adorer à la face du monde. Quoi donc? vous ne paraissez pas contente?

LA MARQUISE, très douce.

C'est si grave, mon ami, ce que vous venez de faire là! Avez-vous bien réfléchi? Ne vaudrait-il pas mieux revenir sur vos pas? Pourquoi ce scandale inutile? Puis, songez au chagrin de votre fille, et j'ose dire de votre femme, à qui vous n'avez rien à reprocher, et qui est, dans tout ceci, la plus innocente des victimes.

LEVEAU, vaguement inquiet.

Ma fille n'a plus besoin de moi. Quant au chagrin que je puis causer à une autre... le plus fort est fait depuis longtemps, vous le savez bien. Enfin, ce que je vous annonce est irrévocable.

LA MARQUISE.

Pourquoi ne pas m'avoir consultée, tenue au courant...?

LEVEAU.

Je voulais vous faire une surprise.

LA MARQUISE, de plus en plus douce.

Elle y est, la surprise.

LEVEAU.

Vous m'avez voulu tout à vous, je vous ai obéi... Maintenant, qu'allez vous faire, vous?

LA MARQUISE.

Comment, ce que je vais faire?

LEVEAU.

Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez jalouse de ma femme ? Ne m'avez-vous pas prié de choisir entre elle et vous?

LA MARQUISE.

C'est bien possible, mon ami, et vous ne vous plaindrez pas, j'espère, du sentiment qui me faisait parler.

LEVEAU.

Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez malheureuse, que vous n'aimiez pas votre mari ?

LA MARQUISE.

Sans doute.

LEVEAU.

Et que vous aviez contre lui les griefs les plus sérieux, des griefs qui le mettraient à votre discrétion le jour où il vous plairait de les faire valoir ?

LA MARQUISE.

Je n'ai pas dû vous dire tout a fait cela.

LEVEAU.

Un jour que je vous demandais : « Si nous étions libres tous deux, m'épouseriez-vous ? » ne m'avez-vous pas répondu « Oui, mon ami ? »

LA MARQUISE.

Et je suis prête à vous le dire encore.

LEVEAU.

Eh bien, puisque votre mari vous rend malheureuse, puisque vous ne l'aimez pas, puisque vous m'aimez, puisque je suis libre, puisque vous pouvez vous affranchir, j'attends.

LA MARQUISE.

Quoi ?

LEVEAU.

Que vous me disiez...

LA MARQUISE.

Je ne comprends pas : qu'ai-je à vous dire ?

LEVEAU.

Mais... que vous allez divorcer à votre tour, comme vous l'avez promis.

LA MARQUISE.

Je n'ai jamais pu vous promettre cela, mon ami.

LEVEAU.

Le mot n'a peut-être pas été prononcé. Mais le sens de vos réponses était assez clair, et il n'y avait pas une autre façon de les interpréter.

LA MARQUISE.

Je crains, mon ami, que vous n'ayez pas très bien compris... Il est probable que vous avez pris pour des engagements de vagues réponses complaisantes que m'arrachait... à certains moments... l'insistance de vos questions.

LEVEAU, *très inquiet.*

C'est une épreuve, Odette? Dites-moi que ce n'est

qu'une épreuve, un jeu cruel... plus cruel que vous ne pensez... Vous ne répondez rien?... Enfin, j'ai dû croire que vous m'aimiez... Une femme comme vous ne se donne pas sans amour... Alors vous ne m'aimez donc pas?

LA MARQUISE.

Ne puis-je vous prouver mon affection qu'en me perdant?

LEVEAU, se montant.

Vous ne serez pas perdue pour n'être qu'à moi... Oui ou non, êtes-vous disposée à tenir votre promesse?

LA MARQUISE.

Encore une fois, je n'ai rien promis de semblable.

LEVEAU.

Êtes-vous disposée, oui ou non, à faire pour moi ce que j'ai fait pour vous?

LA MARQUISE.

Mais, mon ami...

LEVEAU.

Ne cherchez pas à vous dérober. Répondez oui ou non.

LA MARQUISE.

Mais...

LEVEAU, la prenant par le bras.

Oui ou non?

LA MARQUISE.

Je suis désolée, mon ami, de ce malentendu... Je regrette d'avoir pu y prêter par l'abandon et la tendresse

même de mes causeries avec vous... Mais, puisque vous m'obligez à formuler ce que le simple bon sens devrait vous faire deviner et comprendre...

LEVEAU.

Oui ou non ?

LA MARQUISE.

Eh bien... non. (Elle fait en même temps avec ses mains un geste de prière pour le calmer.) Je ne peux pas, mon ami, je ne peux pas.

LEVEAU, à part.

Il avait donc raison, ce petit, tout à l'heure ? (Haut.) Vous venez d'être franche. Le malheur, c'est que c'est peut-être la première fois. Ces réponses de complaisance, comme vous dites, j'y ai cru si fermement que j'ai engagé sur elles ma vie et tout ce que je possédais au monde. Me laisser faire, c'était reconnaître votre dette. Le jour de l'échéance est venu : payez !

LA MARQUISE.

Voilà qui est tout à fait galant.

LEVEAU.

Oui, c'est convenu, je suis un brutal... Et pourtant, au moment même où tout mon être se soulève de colère contre vous, au moment où je vous hais, — car je commence à vous haïr, — je continue à vous aimer, — à vous aimer comme personne ne vous aimera jamais.

LA MARQUISE.

Espérons-le.

LEVEAU, très pressant et avec de la colère au fond.

Ma chère petite Odette, ne sois pas méchante. Et tiens, j'admets que tu aies oublié tes engagements, j'admets

m'me que tu ne les aies pas pris... Ce que tu ne te souviens pas d'avoir promis, qui t'empêche de le faire tout de même? Je t'ai tout sacrifié, je n'ai plus que toi : aie pitié! Tu n'auras pas à t'en repentir. Quand je tiendrai ce que j'ai le plus violemment souhaité au monde, quand je ne serai plus détourné de l'action par des inquiétudes de toutes sortes, tu verras quelles grandes choses nous accomplirons tous deux, et comme je saurai faire de toi la plus heureuse, la plus puissante, la plus riche et la plus enviée des femmes.

LA MARQUISE.

Raisonnons un peu, mon ami. Comment vous, un homme d'affaires, un homme sérieux et pratique...

LEVEAU.

Pas tant que vous, hélas!

LA MARQUISE.

Comment pouvez-vous exiger de moi, pour tout de bon, un si étrange sacrifice? si étrange... et si inutile! Car enfin, pourquoi ne pas laisser les choses telles qu'elles sont? Est-ce que je refuse d'être encore votre amie... comme avant? Pourquoi voulez-vous me rendre comptable et responsable de folies auxquelles vous avez rêvé que je vous poussais, parce que vous teniez absolument à les faire? Et pourquoi voulez-vous que j'aille quitter le nom que je porte...

LEVEAU.

Pour?...

LA MARQUISE.

Mais...

LEVEAU.

Pour celui de madame Leveau? Dites-le donc! Ah! je vois clair à l'heure qu'il est, madame la marquise de

Grèges! Triple imbécile que j'étais! Ai-je été assez dupe! L'ai-je été assez pleinement! assez risiblement! Dupe de ma vanité, de ma naïveté de parvenu et de mon amour, hélas! de mon amour de pauvre collégien de cinquante ans! Ah! tu as voulu tâter de la grande dame? Tu sais à présent ce qu'il en coûte, mon garçon. Tu as trahi pour elle tes principes et tes amis; tu t'es déshonoré; tu as été le valet de madame; tu as fait quelqu'un de son mari qui n'était qu'un carnier et une paire de bottes! Et maintenant que tu ne peux plus lui être bon à rien, à cette grande dame, oh! c'est bien simple, elle n'a jamais rien dit, elle ne se souvient plus... Ah! vous êtes vraiment une femme très intelligente! Vous avez dû bien rire de moi, et qui sait? vous me blaguiez peut-être, le soir, avec votre cocu! Les femmes adorent ces rosseries-là. Eh bien! vous ne rirez plus, madame, c'est moi qui vous le dis. J'ai été absent de moi-même pendant un an : je me retrouve aujourd'hui, et prenez garde!

LA MARQUISE, *épouvantée.*

De grâce, mon ami, calmez-vous. On peut venir... je ne puis vous parler maintenant. Ici, j'ai peur... Je vous jure que, demain, je vous expliquerai mieux les choses... que vous serez content de moi... Demain, voulez-vous? à trois heures, à notre rendez-vous habituel... Ah! vous pouvez bien faire cela pour moi!

LEVEAU

Demain, soit.

SCÈNE V

Les Mêmes, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, il tient une dépêche à la main.

Mon cher Leveau, j'ai une nouvelle un peu désagréable à vous apprendre. Oh! rien de bien grave. Pour moi, je n'ai jamais attaché une grande importance aux élections des conseils généraux... (Lui tendant la dépêche.) Enfin, voilà : c'est votre concurrent qui est nommé.

LEVEAU.

C'est complet! Il ne manquait plus que cela! Eh bien, vous savez? j'en ai assez, moi, de tirer pour les autres les marrons du feu! Mais, soyez tranquille, c'est une leçon qui ne sera pas perdue. Je suis plébéien, monsieur le marquis, je suis fils de la Révolution, démocrate, démagogue, ultra-radical, extrême gauche, tout ce que vous voudrez! Seulement, voilà! on est bête, on est sensible, malgré tout, aux noms, aux titres, au chic, à l'élégance de la vie... Le peu qui reste de votre aristocratie ne subsiste que par la sottise et la lâcheté des démocrates qui la jalousent, mais qui voudraient avoir l'air d'en être, qui aiment bien se frotter à elle, et qui, dès qu'ils ont de l'argent, lui empruntent, avec ses façons de vivre, la moitié de ses préjugés. Si tous les démocrates faisaient leur devoir, voilà longtemps qu'elle ne serait plus qu'un souvenir, votre noblesse que le diable emporte! Car elle est pourrie, Dieu merci! et si elle n'avait pour continuer à vivre, que son mérite et ses talents... Mais montrez-moi donc vos hommes! Vous ne savez même pas finir avec dignité. Pour prolonger

votre vie d'une heure, vous simulez les opinions et vous recherchez les alliances qui devraient vous répugner le plus, et vous tendez la main aux petits-fils de ceux qui ont guillotiné vos grands-pères... Je me suis laissé empaumer comme un autre, et même plus qu'aucun autre. Mais c'est fini... Je me repens et je me reprends... Et, si compromis que je sois, si impuissant que je vous paraisse à l'heure qu'il est, n'allez pas me croire enterré, au moins! Je confesserai publiquement mon erreur; je me frapperai la poitrine devant le peuple, et il me croira et il me pardonnera; il me rendra sa confiance, et nous ferons, lui et moi, de bonne besogne, je vous jure. On verra! on verra!

LE MARQUIS, il fait un geste de colère.

Ah çà! dites donc, monsieur Leveau...

LA MARQUISE, bas, retenant le marquis.

Laissez-le. Il ne se possède plus. Je l'ai exaspéré en plaidant avec trop de chaleur la cause de sa femme.

LE MARQUIS, se calmant.

Voyons, voyons, mon cher collègue, ce n'est pas sérieux, au moins? Je comprends qu'au premier moment... Mais vous réfléchirez, vous réfléchirez.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Une députation de Belleville demande à voir M. le marquis.

LA MARQUISE, au marquis.

Venez, mon ami.

Elle l'entraîne.

SCÈNE VI

LEVEAU, seul.

Allez, allez jouir de votre triomphe. Pour ce qu'il durera!... Oh! me venger! me venger!

Un long silence. Il réfléchit. Puis, très lentement, il tire de sa poche la lettre écrite par madame Leveau au deuxième acte.

ACTE QUATRIÈME

Un petit salon élégamment meublé. Porte au fond ; porte à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

LEVEAU, un DOMESTIQUE.

LEVEAU.

Vous laisserez entrer toutes les personnes qui viendront. Toutes. Vous entendez ?

Le domestique sort.

SCÈNE II

LEVEAU seul. Il ôte son chapeau et son pardessus et déplace des sièges.

Viendra-t-il, lui ? Les lettres anonymes, on les méprise... mais on vient tout de même. Il viendra. S'il vient, ce ne sera pas avant quatre heures. (Regardant sa montre.) J'ai donc du temps devant moi pour la sauver... ou pour la perdre.

Entre la marquise.

SCÈNE III

LEVEAU, LA MARQUISE.

LEVEAU.

Il l'embrasse, elle se laisse faire, elle se laisse aussi enlever sa voilette, son chapeau et son manteau, puis il met le verrou de la porte du fond.

Merci d'être venue, Odette. Je suis sûr que nous nous entendrons bien; car vous n'êtes pas méchante ni fausse, n'est-ce pas? et tout ce que vous m'avez dit hier, vous ne le pensiez point? Il me semble qu'ici, dans ce petit coin où j'ai eu les plus douces heures de ma vie, vous me serez meilleure, vous redeviendrez vous-même. Vous me l'avez promis, vous m'avez annoncé que vous me diriez des choses qui m'apaiseraient, des choses que je trouverais justes et bonnes. Vous voyez combien je suis malheureux! Tout me trahit et tout me manque à la fois. Au moins, vous me resterez? Dites-le, dites-le vite!

LA MARQUISE.

Oui, mon ami.

LEVEAU.

A moi tout seul?

LA MARQUISE.

Je ferai, mon ami, tout ce que je pourrai pour vous consoler, pour adoucir des chagrins dont je suis peut-être la cause involontaire. Ce que ma tendresse vous a enlevé sans le savoir, ma tendresse vous le rendra.

LEVEAU.

Et vous quitterez votre mari?

LA MARQUISE.

C'est vous, mon ami, qui aurez toujours le meilleur de mon cœur.

LEVEAU.

Écoutez-moi, Odette, car j'ai peur que nous ne nous comprenions pas encore. Vous rendez-vous bien compte de ma situation et de ce qu'elle m'oblige à attendre de vous ?... Avez-vous entendu ce que l'on crie dans la rue ?

LA MARQUISE.

Je vous avoue, mon ami, que je n'y ai pas pris garde.

LEVEAU.

On crie : « Leveau blakboulé!... La fin d'un traître! » et autres gentillesses du même genre. Les journaux républicains me piétinent. Les journaux de la droite me plaignent et me raillent doucement. Il y a une caricature qui réprésente la République me vomissant, avec cette légende :

C'est Leveau et la salade
Qu'ont fait mal à c't'enfant.

Très spirituel, n'est-ce pas ? Une autre caricature me montre léchant les bottes de votre mari. Je suis à l'heure qu'il est la fable de Paris et de la France. Or, savez-vous pourquoi tout cela?

LA MARQUISE.

Parce qu'il y a des sots et des méchants. Mais, au reste n'est pas qui veut la fable de Paris et de la France, comme vous dites. Attendez, mon ami, laissez faire le le temps, et croyez un peu plus en votre force.

LEVEAU.

Certes, j'y crois! et qui vivra verra. Mais, en attendant je me trouve dans la situation la plus abominable, la plus douloureuse, la plus humiliante. Et pourquoi? Parce que je vous ai aimée, comme un fou, comme une bête, comme un enfant. Eh bien, je vous le dis naïvement, mon cœur a besoin d'une compensation et l'attend du vôtre... Laquelle m'offrez-vous?

LA MARQUISE.

Je vous l'ai déjà dit. Je continuerai d'être votre meilleure, votre plus tendre amie. Nous pourrons même nous voir plus souvent que par le passé, puisque vous allez recouvrer votre liberté tout entière.

Un temps.

LEVEAU.

Ainsi, c'est tout ce que vous trouvez à m'offrir...

LA MARQUISE.

Mais...

LEVEAU.

La continuation du ménage à trois?

LA MARQUISE.

Ah! mon ami, vous avez des mots!

LEVEAU.

Vous ne voulez pas me comprendre, Odette. Je précise donc ma question. Ce que j'ai fait, êtes-vous maintenant disposée à le faire?

LA MARQUISE.

Et quoi donc?

LEVEAU.

Tout quitter pour moi, comme j'ai tout quitté pour vous.

LA MARQUISE.

Le divorce?

LEVEAU.

Oui.

LA MARQUISE

Vous y pensez donc encore?

LEVEAU.

Vous me l'aviez promis, Odette. Du moins, je l'avais cru. Mais ce n'est plus à cause de cela que je vous le demande (je ne veux point recommencer la scène d'hier) : c'est parce qu'il ne m'est plus permis de faire autrement. Tout ce que j'ai sacrifié pour vous, c'est votre mari qui en profite. Or, je veux bien avoir travaillé pour vous, mais non pas pour un autre. Je veux bien avoir été votre instrument : je ne veux pas avoir été sa dupe!

LA MARQUISE.

Vous ne l'êtes pas, mon ami. Cet échec d'un jour ne signifie rien; il laisse intacts votre force et votre talent. Et soyez tranquille, nous vous referons dans notre parti la grande place à laquelle vous avez droit.

LEVEAU.

Vous vous moquez, n'est-ce pas?

LA MARQUISE.

Et cela, est-ce se moquer? (Elle s'assied près de lui et lui met sur l'épaule ses mains croisées, comme pour l'attirer à elle.) Ce n'est pas ici, du moins, que je me suis moquée de vous.

Et croyez-vous que je vais vous quitter au moment où vous êtes malheureux ?

LEVEAU.

Si je vous écoutais, Odette, je serais le dernier des hommes. Je suis désormais l'ennemi de votre mari, et décidé à le combattre par tous les moyens. Cette bataille, je vous en avertis, ne peut finir que par la ruine politique de l'un de nous deux. Dans aucun cas, je ne puis continuer à le voir ni à aller dans sa maison. Vous voyez qu'il faut que vous soyez de son côté ou du mien, qu'il n'y a pas de compromis possible, et que vous devez choisir entre lui et moi.

LA MARQUISE.

Mais, mon ami, songez un peu à l'énormité de ce que vous me demandez. Songez au bruit, au scandale, à tout ce qui en résulterait pour moi de triste et d'amer. Songez que dans notre monde...

LEVEAU.

Ah! oui, votre monde!...

LA MARQUISE, continuant.

Un divorce n'est pas chose si facilement admise que dans le vôtre, ni si légère à porter pour une femme que pour un homme. Je ferais donc pour vous beaucoup plus que vous pour moi, et je reconnaîtrais par le plus déraisonnable et le plus désastreux des sacrifices un sacrifice qui vous a été facile à vous et qu'au surplus je ne vous avais pas demandé. Et tout cela sans nécessité. Car n'ai-je pas d'autre moyen de vous rendre ce que je vous dois, de vous prouver la fidélité de ma reconnaissance et de mon affection ? Je vous reste parfaitement dévouée, et plus que jamais. Je sens très bien

que j'ai une dette envers vous, et je ferai tout pour l'acquitter, mon ami, j'entends tout ce qui ne ruine pas ma situation dans le monde sans nul profit pour la vôtre, tout ce qui ne me déshonore et ne me perd pas...

LEVEAU.

Oui, tout ce qui vous laisse marquise de Grèges... Jetez donc le masque, menteuse ! Vous m'avez dit que vous m'aimiez : ce n'était pas vrai ! Vous m'avez dit que vous étiez jalouse de ma femme : ce n'était pas vrai ! Et comme j'étais jaloux de votre mari, — oh ! moi, bien sincèrement, — vous m'avez dit que vous étiez pour lui comme une étrangère Ce n'était pas vrai ! Pourquoi m'avoir dit tout cela ? Dans quel intérêt ? Si vous ne m'aviez pas menti, vous en aurais-je moins aimée ? Aurais-je moins été à vous ? Mais non : vous aviez besoin de prendre et de détruire. Oh ! je ne vaux pas grand'chose; mais je ne mens jamais pour le plaisir et je ne prends pas pour prendre. Vous, tout intelligente et supérieurement civilisée que vous êtes... enfin, je vous vois à nu, je reconnais en vous la plus haïssable variété de l'animal féminin, la petite créature aux mains rapaces, qui s'adore elle-même, qui par instinct tire tout à elle et qui, par la plus stérile vanité et parce que tout lui semble une proie et une parure qui lui est due, veut s'asservir tout ce qui l'approche et gâche les cœurs comme elle gâche les chiffons !

LA MARQUISE.

Voilà de fort belles phrases, mon ami.

LEVEAU.

Vous verrez tout à l'heure si ce sont des phrases !

LA MARQUISE.

Des menaces après les injures ? Ah ! je me révolte à la fin ! Que me reprochez-vous ? Si vous m'avez aimée au point d'être aveugle et stupide, est-ce ma faute ? Vous y ai-je forcé ? Si vous avez fait à cause de moi des choses qui allaient contre vos intérêts (encore qu'en savions-nous ?) c'est apparemment que vous mettiez au-dessus de ces intérêts mon contentement à moi, le remerciement de mon regard, de mon sourire, de mes caresses. Vous n'étiez donc pas dupe, quoi que vous disiez. Je n'ai jamais eu besoin de tromper personne. Une femme que l'on juge belle et séduisante est-elle responsable des rêves et des illusions qu'elle fait naître chez les hommes, rien qu'en se montrant ? Étais-je obligée de vous éclairer sur la vanité de vos espoirs secrets ? Enfin, vous oubliez trop aisément que ces espoirs n'ont pas été tous déçus, et qu'en me donnant à vous j'ai fait pour vous, j'imagine, un peu plus que vous ne faisiez pour moi en me prenant. Puisque vous voulez établir nos comptes, j'affirme que tout ce qui pouvait vous arriver de fâcheux à cause de moi, je l'avais largement payé d'avance. Quand nous nous sommes rencontrés, c'étaient nos intérêts qui nous rapprochaient, pourquoi ne pas l'avouer ? Vous m'avez ensuite plus aimée que je ne vous aimais. J'en ai profité, c'est possible. Mais si c'eût été le contraire, si j'avais été la plus éprise, c'est vous qui eussiez bénéficié de la rencontre, et c'est moi qui serais perdue, voilà la vérité. — Je me suis servi de mon pouvoir, mais non pour des œuvres viles. J'ai cherché à accroître la situation de mon mari, parce que cette situation est aussi la mienne, qu'on songe à soi premièrement et que les meilleurs plaisirs me semblent, comme à vous, ceux de la domination. De bon cœur j'ai voulu vous grandir aussi, car,

lorsque je vous ai cédé, je ne vous haïssais pas. Je vous vois très éprouvé aujourd'hui, et quoique vous ayez tout fait pour décourager mon affection, je veux bien être pour vous ce que j'étais avant, car je suis loyale. En quoi donc suis-je un monstre?

LEVEAU.

En quoi?... Eh ! je ne raisonne plus. Je souffre, et je veux. — Tout pour vous, j'y consens ; mais rien pour un autre, rien ! surtout pour celui-là ! je ne vous demande pas grâce, mais justice. Votre mari m'a tout pris : je vous veux en échange. Je n'ai plus que vous au monde : je vous garde. Vous quitterez votre mari et vous serez ma femme. Le voulez-vous? Répondez!

LA MARQUISE.

Je ne peux pas. Laissez-moi partir. (On frappe à la porte en criant : « Ouvrez ! » ; épouvantée.) Mon mari !

LEVEAU, très calme.

Je vous le demande encore une fois : Voulez-vous? (La marquise prend vite son chapeau et son manteau et fuit vers la porte de la chambre, à droite.) La porte qui donne sur l'autre rue est fermée et j'en ai la clef. Si vous voulez fuir, ce sera avec moi et pour rester avec moi. Voulez-vous? (On frappe de nouveau.) Voulez-vous? Si vous ne voulez pas, je vais ouvrir.

LA MARQUISE.

Vous ne ferez pas cette infamie?

LEVEAU.

Avec moi, toujours! Avec moi, ou j'ouvre.

LA MARQUISE.

Eh bien, non! pas avec vous.

LEVEAU.

Tu ne veux pas?

Il se jette sur elle et lui dégrafe violemment son corsage.

LA MARQUISE

Vous êtes fou!

Leveau tire le verrou de la porte; le marquis entre.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LEVEAU, il se jette entre le marquis et la marquise.

Monsieur, je suis à vos ordres.

LE MARQUIS.

Tout à l'heure, monsieur. (A la marquise.) Madame, je tiens beaucoup à vous dire une chose. Si vous me voyez ici, c'est qu'une lettre anonyme m'a prévenu que vous y étiez. Mais n'allez pas croire que j'aie jamais douté de vous, que je vous aie jamais espionnée ou suivie. Je n'avais pas le moindre soupçon. Je n'ai rien vu, rien deviné. J'étais aussi tranquille, aussi aveugle, et je pouvais être aussi déshonoré qu'un mari peut l'être. J'avais pour vous, non seulement l'amour le plus profond, mais une confiance entière, absolue. Je veux que vous le sachiez... (A Leveau.) Monsieur, j'ai dû certainement vous paraître stupide. Ce dont je souffre le plus en ce moment, c'est la pensée que j'ai reçu de vous des services, que je vous ai des obligations. Je ne puis vous parler comme je voudrais avant de m'en être

affranchi. Dès demain, je donnerai ma démission de député, car vous avez beaucoup contribué à ma situation politique. Je sais exactement à combien se montait ma fortune personnelle avant que nous ne vous eussions rencontré. Tout ce qui dépasse ce chiffre sera remis intégralement à madame. Quand cela sera fait, serez-vous toujours à ma disposition?

LEVEAU.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS *à la marquise.*

J'espère, madame, que vous vous prêterez aux déclarations nécessaires. Je vais, malgré mes répugnances, demander le divorce contre vous, et pas une heure de plus que la loi ne vous y autorise vous ne porterez mon nom. Entendez-le bien.

Il sort.

SCÈNE V

LEVEAU, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Le sort travaille pour vous, monsieur...

LEVEAU.

Non, madame. C'est moi qui ai envoyé la lettre à votre mari.

LA MARQUISE.

Vous! Vous êtes donc un lâche?

LEVEAU.

Un lâche ? Votre mari pouvait entrer avec une arme et me tuer... c'était son droit et je m'y attendais. Je vous ai rendu ce que vous m'aviez fait. Adieu, madame.

Il sort.

LA MARQUISE, elle le regarde sortir.

Un silence.

Serai-je un jour madame Leveau ?...

FIN.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

